

EXPOSITION

Les paysages de lumière de Clarence Gagnon au Musée national des beaux-arts du Québec

Page E 3



Livres et Culture



La mort, le sourire aux lèvres

ALLIANCE ATLANTIS VIVAFILMS

Dans *Le Secret de ma mère*, le nouveau film de Ghyslain Côté qui sortira en salle le 7 juillet prochain, le rideau se lève sur un petit monde de sourires forcés, de larmes sur commande et de mystères dissimulés sous l'épaisse couche des années. Bref, rarement funéraires auront été aussi grignantes et réjouissantes!

ANDRÉ LAVOIE

L'endroit invite au recueillement, mais on fait parfois silence pour épier les conversations; le moment se veut solennel, et tout à coup un grand éclat de rire traverse la pièce, provoquant l'exaspération des uns et le bonheur des autres. Un salon funéraire, ce n'est pas seulement notre dernière station avant le départ vers l'au-delà. C'est aussi, pour ceux qui restent, un lieu de retrouvailles, d'échanges, de solidarités...

L'endroit idéal

Avant qu'elle n'obtienne le privilège (parfois casse-cou) d'ouvrir le Festival des films du monde en 2004 avec *Elles étaient cinq*, peu de gens connaissaient Ghyslain Côté. Comédienne formée à l'École nationale

de théâtre, elle n'a jamais renoncé au jeu, mais son amour du cinéma l'a menée plus tard à l'université Concordia, signant par la suite quelques courts métrages (dont le percutant *Pendant ce temps...*) et un long métrage pour enfants inspiré de la populaire série *Pin-Pin* (1999). Elle plonge ensuite dans un univers moins coloré, celui du viol et de cette peur des victimes de savoir que leur agresseur, après quelques années de prison, est remis en liberté. Cet hommage au baume apaisant de l'amitié, particulièrement entre jeunes filles, a su toucher les cœurs, et conquérir un large public.

La cinéaste a de la suite dans les idées. Celle qui affectionne Robert Altman pour son habileté «à filmer beaucoup de personnages à la fois et les rendre attachants» nous revient avec une autre galerie de femmes dans *Le Secret de ma mère*. Alors qu'elle avait donné la chance à de jeunes comédiennes de se faire connaître dans *Elles étaient cinq*, les actrices du *Secret...*, dont Ginette Reno, Clémence DesRochers et Céline Bonnier, n'ont vraiment pas besoin de présentation. Et une fois de plus, elles sont cinq, cinq sœurs qui en ont parfois gros sur le cœur et qui, dans le tumulte des années 60, ont fait des choix qui marqueront non seulement leur vie mais aussi celle de leurs enfants. Aujourd'hui, aux funéraires de l'époux de Blanche (Ginette Reno), l'occasion est toute désignée pour qu'enfin éclate la vé-

té sur les véritables origines de leur progéniture. «C'est l'endroit idéal, car tout le monde est en état de fragilité», précise la cinéaste.

C'est avec de gros yeux et un ton de voix sans équivoque que Ghyslain Côté m'a précisé que son film n'était pas autobiographique, bien qu'au fil de la conversation, en compagnie de son coscénariste, Martin Girard, elle évoque sa propre famille, nombreuse et tissée serré. Dans le salon funéraire où nous avons rendez-vous (1), elle se souvient de son père, grand amateur de billard, comme Joe, le défunt, incarné dans sa jeunesse par David Boutin et plus tard par Guy Thauvette. Mais ici, ce sont les femmes qui mènent le jeu. «Je porte ces personnages depuis 1993, alors que j'avais écrit un premier scénario autour de la vision de Jeanne sur le couple que formaient ses parents, Blanche et Joe. J'avais surtout envie de parler d'amour et de solidarités filiales, et avec cela, les mensonges et les secrets. Quand j'ai su que Martin [Girard, un ami depuis leurs années d'études à Concordia et le coscénariste de *Pendant ce temps*] voulait revenir à la scénarisation, j'ai sauté sur l'occasion. J'essayais de le convaincre depuis longtemps!»

Métaphore d'une société

En effet, Martin Girard était occupé ailleurs, critique de cinéma depuis plusieurs années, dont à l'heb-

domadaire *Voir*, et jusqu'en janvier dernier rédacteur en chef de l'agence de presse Médiafilm (remplacé depuis par mon collègue Martin Bilodeau). Pour son premier long métrage en tant que scénariste, il n'a pas joué les mercenaires. «J'ai l'impression que le film m'appartient autant qu'à Ghyslain», souligne Girard. J'y retrouve mon humour, ma fantaisie et mon goût de faire du cinéma. Et cette idée de jongler avec les contrastes lui plaisait encore plus. «Ils sont nombreux: la fête [du jour de l'An] et les funérailles, le rire et les larmes, le passé et le présent, l'amour et la haine. L'autre défi d'écriture, c'était la structure complexe du récit, avec plusieurs flash-back et beaucoup de personnages. Et quand tu écris un film avec le mot "secret" dans le titre, tu as intérêt à avoir quelques lapins à sortir de ton chapeau...» En effet, il y en a, «et jusqu'à la toute dernière image», tient-il à préciser.

En plus de l'amitié, ils partagent une même passion du cinéma, se nourrissant de la cinéphilie de l'autre. Elle est d'ailleurs palpable dans une scène particulièrement amusante, un plan-séquence aux allures de musical évoquant les débuts de la vie conjugale de Blanche (Joëlle Morin) et Joe. «C'est un bon exemple de la complicité entre Martin et moi. Il avait écrit la scène avec un ton de comédie musicale et j'adore tourner des plans-séquences [c'était d'ailleurs le grand exploit de *Pendant ce temps*]. Je ne savais pas de quelle manière la tourner, je n'avais pas de musique pour la répétition et c'est Martin qui m'a parlé de *Meet Me in St. Louis*, de

VOIR PAGE 2: SECRET

FESTIVAL D'ÉTÉ DE QUÉBEC

Un homme de principes...

À quelques jours de l'ouverture du Festival d'été de Québec, nous avons rencontré l'un de ses invités les plus fascinants, le pianiste Gonzales. Entretien avec une grosse tête qui s'assume... et qui s'y connaît en piano.

ISABELLE PORTER

Québec — Le parcours de Gonzales est atypique à plus d'un titre. Diplômé en musique à Montréal, il a été du groupe torontois Son avant de

quitter le pays en 1998 pour Berlin, où il a tâté du rap et de l'électro. De Daft Punk à Renaud Letang (le producteur de Manu Chao), les collaborations avec de grands noms se sont multipliées. On le retrouve à Paris, où il a réali-

sé les derniers Philippe Katerine, Feist et Jane Birkin en plus de se commettre dans un album de piano tout simplement génial.

Sorti sous étiquette No Format!, *Solo Piano* voit la rencontre entre des influences jazz et celles de Ravel et de Satie. «On peut l'écouter passivement et activement. La moitié des gens n'ont pas la volonté ou le temps d'écouter de la musique activement. Solo Piano, ça peut plaire aussi à ceux qui

écoutent de la musique dans le bain, pour se détendre, pour faire l'amour.»

Intitulées *Gogol* ou *Basmati*, les 16 pièces sont une collection de rythmes dépouillés, d'impressions imagées. On redécouvre le piano. Et le compositeur. «Je me suis rendu compte que, pour toucher plein de gens comme mon acupuncteur, par exemple, ça me prenait quelque chose de plus direct. Et j'ai su que j'avais la bonne formule

parce que ma grand-mère, quand elle l'a entendu, m'a dit: "Enfin, tu fais de la musique." Avant, pour elle, ce n'était qu'un exercice d'ego en forme de disque.»

Principe n° 1: réconcilier succès technique et populaire

Les prétentions du milieu de la musique reviennent comme un leitmotiv au cours de l'entrevue. «Je ne suis pas très convaincu par

le niveau de la musique d'aujourd'hui, comme vous avez dû le sentir. Je trouve qu'à l'époque on avait un rapport avec la musique qui était beaucoup plus direct et simple et qui mettait plus l'accent sur la maîtrise et la volonté de plaire aux gens», lance cet artiste de 34 ans qui dit se sentir comme un «grand-père» auprès des musiciens de sa génération. «Je ne sais

VOIR PAGE 2: PRINCIPES

Culture

PRINCIPES

SUITE DE LA PAGE E 1

pas comment les deux se sont séparés. La maîtrise technique est devenue un truc d'intellectuels. Quant à la popularité...

Et de s'en prendre aux artistes qui simulent la profondeur, «qui se cachent derrière leurs morceaux, qui se ferment les yeux et ne regardent pas le public en faisant semblant d'être sincères». Dès lors, Gonzales a voulu que son spectacle de piano soit aussi «entertaining» que possible. La vidéaste Ninja Pleasure (à qui l'on doit la magnifique pochette de *Piano Solo*) a assorti le récital de projections montrant les mains du pianiste en pleine exécution. «Elle s'est inspirée des clubs de jazz, où il y a un miroir derrière le pianiste. Enfin, on peut voir ce qu'il fait! Elle a voulu faire ça dans une installation un peu plus moderne. Moi, ça me fait penser à un film muet. J'ai l'impression d'accompagner un film muet de mes mains.»

Le public européen est tombé sous le charme. Sur scène, en plus de s'exécuter au piano, Gonzales s'amuse avec son personnage et fait rire. «Les gens que j'admire font beaucoup plus que de la musique. Madonna, Prince, Frank Sinatra, Maurice Ravel. Ce sont des gens très conscients de leur image et, à partir du moment où ils ont fait leur musique, un autre travail a commencé.»

Principe n° 2: vouloir se rendre intéressant

À l'inverse, déplore-t-il, la plupart des artistes font semblant de ne pas vouloir se rendre intéressants. Gonzales, lui, a décidé qu'il assumait. «Quand je suis parti pour l'Europe, je me suis dit: cette fois, je vais me préparer. Je me suis occupé de beaucoup plus que la musique: l'image, le personnage, le message, les médias, et je vois maintenant que c'est peut-être aussi important, et peut-être plus important que la musique. [...] Je veux penser comme un artisan et un businessman plutôt que comme un artiste.»

Lorsqu'on lui demande si cela relève de la tromperie, il rétorque que la question n'est pas là. «Moi, je ne mets même pas en question les règles. La règle, c'est que l'image est importante. Après, on peut discuter pendant des heures du pourquoi. [...] Ma musique n'est pas commerciale du tout. Je ne fais pas de compromis dans ma musique. En fait, ma musique est très personnelle.»

Le pianiste le dit ouvertement: il est «très ambitieux» et ne veut se frotter qu'à ses semblables. Ainsi, de tous ses collaborateurs des dernières années,

c'est Aznavour «le mégalo» qui l'a le plus inspiré. «J'ai bossé avec lui pendant huit semaines et il nous a virés au dernier moment. Mais en même temps, c'était bien de voir quelqu'un de cette génération, qui est une légende. C'était un mégalo horrible, il nous a insultés, c'est vraiment un monstre. Mais un monstre génial. Quand j'ai été viré, ça m'a fait énormément plaisir, juste pour que je rentre dans son histoire comme ça.»

On peut être en désaccord avec l'homme sur bien des points, mais une chose est certaine: Gonzales sait où il va. Reste maintenant à savoir si le public le suivra.

Collaboratrice du Devoir

GONZALES, PIANOVISION

Le 9 juillet, au Grand Théâtre de Québec (avec Patrick Watson en première partie), dans le cadre du Festival d'été.

Aussi le 7 juillet, à la Place des Arts, au Festival de jazz de Montréal.



Le pianiste Gonzales

SOURCE FESTIVAL D'ÉTÉ DE QUÉBEC

SECRET

SUITE DE LA PAGE E 1

Vincente Minnelli, pour m'inspirer. J'ai répété trois heures avec une caméra vidéo et j'ai fait 14 prises.» Et Girard de souligner qu'une telle scène, «à Hollywood, c'est l'équivalent d'une semaine de tournage.»

À Montréal, Ghyslaine Côté a dû se contenter de 31 jours au total et d'un budget d'environ cinq millions de dollars (vite grugé quand il s'agit d'un film d'époque et que la bande sonore est tapissée de chansons des années yé-yé). Et il y a cette distribution prestigieuse, composée d'une

fole d'acteurs chevronnés (dont Catherine Bégin, Paule Baillargeon, Benoît Girard, etc.) et, bien sûr, de la chanteuse Ginette Reno. Chanteuse? Attention: Côté et Girard tiennent à remettre les pendules à l'heure sur celle dont ils écrivent en ce moment la vie pour le grand écran, leur prochain projet. La comédienne existait bien avant *Léolo*, de Jean-Claude Lauzon. «Il faut que les gens sachent qu'elle a étudié trois ans à l'Actors Studio, avec Lee Strasberg, dans les années 70. Elle ne s'est pas improvisée actrice. Elle a non seulement du métier mais des outils, et un

instinct incroyable», rappelle Martin Girard. «C'est une grande artiste et ça se voit à l'écran», ajoute la réalisatrice.

Et dans *Le Secret de ma mère*, on verra aussi la famille québécoise dans tous ses états, métaphore d'une société qui s'est épanouie à une vitesse fulgurante et en a un peu payé le prix. Inutile de porter, ou de broyer, du noir: on sortira de ces funéraires la souris aux lèvres.

Collaborateur du Devoir



Pieds et mains

7 JUIN AU 9 JUILLET
MERCREDI AU DIMANCHE 12H00 À 17H00
1000 rue Amherst #103,
Montréal, QC, H2L 3K5
514 570-9130 514 845-7295
www.projex-mtl.com

Projex Mtl

MUSIQUE CLASSIQUE

Les rêves de Claude Vivier

CHRISTOPHE HUSS

L'entente signée entre l'Opéra des Pays-Bas et Opus Arte, éditeur britannique de DVD, nous permet de faire revivre en DVD, dans *Rêves d'un Marco Polo*, le nectar de l'œuvre du compositeur québécois Claude Vivier.

Rêves d'un Marco Polo se veut un «opéra-fléuve en deux parties». Il ne s'agit pas d'une composition constituée en tant que telle, puisque, si la première partie, *Kopernikus*, est une partition achevée de Vivier (1948-1983), *Marco Polo* est une réalisation de Reinbert de Leeuw, chef spécialiste de Vivier, et de Pierre Audi, dramaturge et metteur en scène.

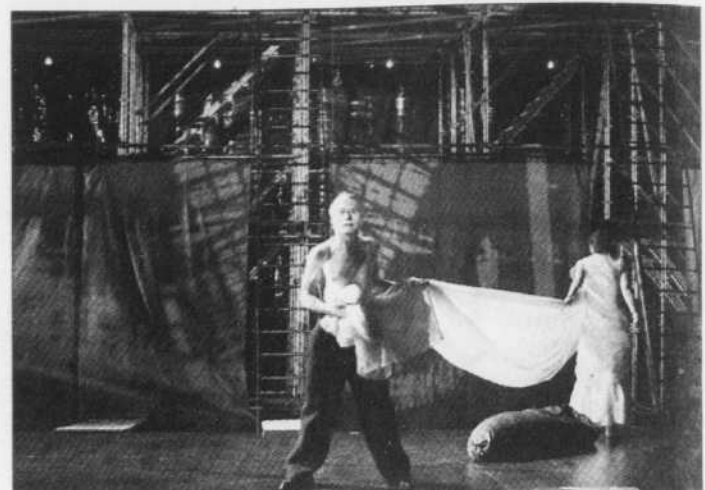
Leeuw et Audi ont fait reposer leur *Marco Polo* sur un agencement thématiquement cohérent de diverses œuvres vocales ou instrumentales de Vivier. La réunion de *Kopernikus* et de *Marco Polo*, qui forme ce spectacle intitulé *Rêves d'un Marco Polo*, est, en DVD, enrichie d'un documentaire remarquable de Cherry Duyns sur le compositeur.

Une synthèse visuelle

Le DVD est bien plus que la documentation visuelle banale d'un spectacle marginal. La réalisation théâtrale et scénique, sa captation pour l'écran et son édition DVD bénéficient d'un luxe que l'on rencontre très rarement sur le marché du DVD d'opéra.

Pierre Audi et Reinbert de Leeuw ont affranchi leur spectacle du carcan de l'opéra, tout comme Vivier lui-même avait fait sortir *Kopernikus* de ce cadre. *Rêves d'un Marco Polo* est présenté dans un immense hangar, sorte de lieu de stockage d'une usine désaffectée. On y voit certes le public y entrer et applaudir, mais la caméra en fait fi. La captation vidéo ne souffre d'aucune contrainte, les plans sont parfaits, serrés, précis et variés. Les caméras semblent se mouvoir avec le spectacle lui-même et en saisissent étroitement tous les revirements, toute la magie. L'ensemble bénéficie en DVD d'une finition, d'une précision des éclairages, d'une netteté de l'image (16/9) et du son tout simplement parfaites.

Kopernikus, en français, en allemand et dans une langue imaginaire, est un ouvrage étrange, morcelé, mais dont les morceaux épars forment comme un puzzle onirique, qui à terme — au bout d'environ cinquante minutes, sur «que



CLÄRCHEN ET MATHIAS BAUS

Rêves d'un Marco Polo, de Claude Vivier, se veut un «opéra-fléuve en deux parties».

le ciel se découvre à toi» — s'agrége en un étrange accomplissement hymnique. Cette marche lente est fort bien incarnée sur le plan visuel par le narrateur collectant lentement des ampoules de couleurs vives en énumérant une liste de philosophes, aboutissant au nom de Copernic, dont l'évocation déclenche une lumière blafarde.

Le livret de Vivier est agencé en une suite de tableaux, lors desquels un personnage, Agni, voit apparaître sept êtres qui l'ont marqué: sa mère, Lewis Carroll, Merlin, Mozart, la Reine de la nuit, Tristan et Isolde, et Copernic. Composé pour un nombre restreint d'instrumentistes, placés sur scène ou surplombant les chanteurs, *Kopernikus* est une immense méditation et divagation onirique qui mise sur le pouvoir quasi hypnotique de son étrangeté. Autant dire que cela ne ressemble à rien mais que l'expérience déconcertante et exigeante finit par captiver le spectateur qui y met du sien.

Marco Polo

Si *Kopernikus*, apparemment éparé mais foncièrement inébranlable, a été déterminé comme tel par Vivier, on pouvait craindre que le *Marco Polo* ficelé à posteriori ne pâtisse de l'effet mosaïque qui a présidé à sa constitution. Il n'en est rien, et l'effet de lent cérémonial s'y retrouve parfaitement, malgré des intermèdes purement instrumentaux.

Tout d'abord, filmé dans le même cadre et avec les mêmes moyens, le spectacle en lui-même est somptueux. Ensuite, *Marco Polo* bénéficie de la connaissance intime de l'œuvre de Vivier démontrée maintes fois par Reinbert de Leeuw.

Le voyage est un thème inhérent à la création chez Vivier. Voyage vers l'ailleurs (géographique ou non), voyage matérialisé par sa passion pour Bali, mais voyage aussi «au fond de moi-même», comme le résumait finalement le compositeur. Marco Polo,

incarnation du voyage, hante la fin de la vie de Claude Vivier. Marco Polo, «chercheur incompris», en bute à une langue inventée et en quête de Zipangu, cet ancien nom du Japon, qui a donné son nom à un volet du *Prologue pour un Marco Polo*, composition de 1981, et à une pièce pour cordes.

L'idée de génie des concepteurs est d'amorcer le spectacle non par *Prologue pour un Marco Polo*, mais par un fragment de *Crois-tu en l'immortalité de l'âme?*, l'ultime œuvre (inachevée) de Vivier écrite en 1983. Entendre ces paroles: «Vous savez que j'ai toujours voulu mourir d'amour, mais... comme c'est étrange cette musique qui ne bouge pas... je n'ai jamais su aimer» est assez vertigineux, s'agissant d'un compositeur assassiné en 1983 à Paris, lors d'une séance de sadomasochisme, par un prostitué cocaïnomane alcoolique! Un assassinat qu'il avait quasiment prédit — de manière moins glauque, certes — dans sa dernière lettre, dont le texte se place comme un couperet à la fin du spectacle. Le voyage se referme en effet en miroir par cette même composition inachevée, cette fois dans son intégralité.

Marco Polo est le parcours vertigineux d'un être seul, ce *Lonely Child* à l'enfance sans racines qui ne put déclarer, comme les ultimes paroles qu'il destine à Marco Polo dans le *Prologue*: «Je franchirai serein le seuil de la terreur», mais qui cherchait la lumière (*Wo bist du, Licht!*), avec la «lancinante» fatale avec laquelle Mahler, à la fin du *Chant de la terre*, répète le mot «ewig», ce mot qui aspire à l'éternité.

Collaborateur du Devoir

RÊVES

D'UN MARCO POLO

Opéra fléuve en deux parties – *Kopernikus* et *Marco Polo*. Avec documentaire sur la vie et l'œuvre du compositeur Claude Vivier (1948-1983). Opus Arte 2 DVD OA 0943D (distr. Naxos).

DORIS BOUFFARD

« Sculpture »

Jusqu'au samedi 15 juillet 2006

GALERIE BERNARD

3026 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) H2W 2M2, Tél.: (514) 277-0770

Horaires: mercredi 11h-17h jeudi-vendredi 11h-20h samedi 12h-17h et sur rendez-vous

Le Festival honore l'Italie

La délégation commerciale d'Italie présente

Suono Italia

DU 5 AU 8 JUILLET

ENRICO PIERANUNZI
En solo
5 juillet, 19 h et 21 h
Chapelle historique du Bon Pasteur
Danza di Una Ninfa
avec Ada Montellanico & Paul McCandless
11 juillet, 19 h 30 - 5^e salle de la PMA

SOIRÉE GRAFFIANDO VENTO



Avec Gabriele Mirabassi (clarinette) et Guinga (guitare).

SOIRÉE L'AMICO DEL VENTO



Avec Stefano Cantini (saxophone), Rita Marcotulli (piano), Renzo Ruggieri (accordéon), Raffaello Pareti (contrebasse) accompagné d'un Quatuor à vent dirigé par Mauro Grossi.

SOIRÉE I COLORI DEL MARE



Avec Pietro Tonolo (saxophone), Alberto Martinelli (violin), Elena Trovato (harpe), Stefano Pietrodarchi (accordéon) et Raffaello Pareti (contrebasse).

SOIRÉE 7 E MEZZO



Avec Marco Zurzolo (saxophone), Alessandro Tedesco (trombone), Luca Gianquinto (guitare), Davide Costagliola (contrebasse) et Gianluca Brugnano (percussions).

SOIRÉE ITALIAN SONGS



Avec Pietro Tonolo (saxophone), Paolo Birro (piano), Pietro Leveratto (contrebasse), Alfred Kramer (batterie) et Gil Goldstein (accordéon).

SOIRÉE ACCARBANNA



Avec Olivia Sallario (voix), Pietro Leveratto (contrebasse), Gabriele Mirabassi (clarinette), Emanuele Cisi (saxophone), Mauro Schiavone (piano), Tobia Vaccino (guitare) et Giovanni Apprendi (percussions).

SOIRÉE DE CLÔTURE



Avec Gabriele Mirabassi (clarinette), Marco Zurzolo (saxophone), Pietro Tonolo (saxophone), Marco Tamburini (trombone), Alessandro Tedesco (trombone), Paolo Birro (piano), Pietro Leveratto (contrebasse) et Alfred Kramer (batterie). Arrivederci Italia!!!

SOIRÉE AVEC L'EGEA ORCHESTRA

Avec Gabriele Mirabassi (clarinette), Marco Zurzolo (saxophone), Pietro Tonolo (saxophone), Marco Tamburini (trombone), Alessandro Tedesco (trombone), Paolo Birro (piano), Pietro Leveratto (contrebasse) et Alfred Kramer (batterie). Arrivederci Italia!!!

LE SIMMM REÇOIT L'ITALIA

Plus, Exposition de violons du XVIII et XX^e siècle (encadré de la Biennale de la Biennale de Venise) Exposition de céramiques artisanales de la région d'Umbria (Cité des Arts, Centre de la Place des Arts)

Au Cabaret (211, boul. Saint-Laurent) à la Cinquième salle de la PMA (175, rue Ste-Catherine Ouest) et à la Chapelle historique du Bon Pasteur (103, rue Sherbrooke Est)

Centre d'arts ORFORD 3165, chemin du Parc, Orford 1 800 567-6155

billetterie@arts-orford.org www.arts-orford.org

LE DEVOIR Canada Québec

festival ORFORD 23 juin > 13 août 2006 Plus de 40 concerts!

Attrapez un air d'été!

7 juillet, 20 h
Mozart au féminin
présenté par la Famille J. Brassard
Mayumi Seiler, violon
Jutta Puchhammer-Sédillot, alto
Heidi Litschauer, violoncelle
Maneli Pirzadeh, piano

À venir...
Hommage à Schumann, 13 juillet
Surveillez le week-end Orford en famille les 14, 15 et 16 juillet

8 juillet, 20 h
VivaVoce, le tour du monde en voix
présenté par la Famille J. Brassard
Petar Schubert, direction

9 juillet, 16 h
D'ici et d'ailleurs
présenté par Remax / Vivaldi
Alexandre de Costa, violon
Anne-Marie Dubois, piano
Quatuor Claudel-Canimex

Concerts gratuits
Venez entendre les stagiaires de l'Académie de musique
Dimanche 2 juillet, 11 h
Mercredi 5 juillet, 20 h
Jeudi 6 juillet, 20 h
Dimanche 9 juillet, 11 h
Salle Gilles-Lefebvre, Centre d'arts

Forfait repas concert 49 \$

Culture

EXPOSITION

Paysages de lumière

CLARENCE GAGNON, 1881-1942.

RÊVER LE PAYSAGE
Au Musée national des beaux-arts du Québec
Parc des Champs-de-Bataille
Jusqu'au 10 septembre 2006

PATRICK CAUX

Québec — Depuis quelques années, la direction du Musée national des beaux-arts du Québec (MNBAQ) s'est employée à faire redécouvrir de grands artistes québécois, comme Ozias Leduc, Charles Daudelin, Jean Dallaire et Marc-Aurèle Suzor-Coté. Cette fois, le musée se penche sur l'œuvre de Clarence Gagnon, qui n'avait pas fait l'objet d'une rétrospective depuis 1942. Le MNBAQ et ses partenaires (le Musée des beaux-arts du Canada et la collection McMichael d'art canadien) ont réuni plus de 200 œuvres de l'artiste. Et l'exposition propose un parcours des étapes les plus importantes de la carrière de Gagnon en montrant sa production de tableaux, de gravures, d'illustrations de dessins et de croquis.

Chez Reitlinger

En 1913, la galerie Reitlinger consacre pour la toute première fois une exposition solo à Clarence Gagnon. Les conservateurs du MNBAQ ont pertinemment choisi de reconstituer le décor de cette galerie parisienne pour amorcer la rétrospective avec un moment clé de la carrière du peintre. Pour situer le visiteur, on a disposé un panneau de verre sur lequel est gravé le nom de la célèbre galerie de la rue de la Boétie. En transparence, on voit des murs semblables à ceux sur lesquels Gagnon avait accroché ses toiles près d'un siècle auparavant (photos d'archives à l'appui). On a poussé le souci du détail jusqu'à les peindre du bleu que l'artiste avait choisi à l'époque. Cette entrée en matière permet de plonger directement au cœur de l'œuvre de Clarence Gagnon. Dès le premier coup d'œil, on se retrouve devant un éventail de paysages laurentins révélant l'approche à la fois romantique et idéaliste du peintre.

Une fois le décor de Reitlinger passé, le musée abandonne cette exploitation originale du lieu pour retourner à une trame muséologique conventionnelle. Quitte à faire une pareille mise en scène pour introduire l'exposition, il aurait été intéressant de voir avec quelle inventivité les conservateurs auraient pu tenir le rythme en proposant d'autres décors pour regrouper les œuvres de Gagnon. Au lieu de cela, on se retrouve dans une exposition classique où s'entremêlent présentations chronologiques et sélections thématiques des œuvres.

Le parcours proposé a cependant le mérite d'illustrer les étapes du raffinement de la technique de l'artiste et l'évolution de son regard sur le sujet peint. Par un bref retour à ses années de jeunesse, on explique les racines de son art et son goût prononcé pour les paysages.



Chaland sur un canal, 1908, de Clarence Gagnon

Le choix des tableaux témoigne de la transformation de la qualité picturale des œuvres de Gagnon. On passe de toiles dont le traitement de la lumière est grandement influencé par les impressionnistes français pour migrer vers une production plus romantique, où l'aspect dramatique est tranquillement écarté pour faire place à une idéalisation du sujet. On comprend comment l'artiste gommait certains détails déplaisants, tels les fils électriques ou les traces du monde industriel, pour ne conserver que les éléments qu'il jugeait esthétiques. Dans cette succession d'œuvres, on assiste à l'apparition des thèmes chers au peintre: montagnes enneigées, villages de Charlevoix, hameaux solitaires et trappeurs au cœur des bois.

Au passage, on est témoin de la manie quasi obsessionnelle de Gagnon pour la qualité des matériaux. Non content des peintures qu'il trouve, il finit par broyer lui-même ses pigments afin d'obtenir les couleurs aux tons riches qui ont fait sa renommée.

Un univers plus sombre

En plus des toiles, l'exposition présente une sélection d'eau-fortes réalisées par l'artiste. Cette facette moins connue du travail de Clarence Gagnon vaut à elle seule le passage par le MNBAQ cet été.

On découvre dans ses gravures un univers beaucoup plus sombre que dans ses tableaux. Loin de la recherche d'un idéal de pureté esthétique, les eaux-fortes de Gagnon portent une dimension dramatique rappelant certaines œuvres de Rembrandt. Bien que de très petite taille, la plupart faisant à peine vingt centi-

mètres d'arête, Gagnon y développe des univers complexes faits de tensions entre l'ombre et la lumière. La grande majorité de ces œuvres sont faites à partir de thèmes européens glanés par l'artiste au fil de ses voyages. Mais Gagnon s'est également inspiré de thèmes québécois, comme les jardins du Grand Séminaire de Montréal.

Dans cette section de la rétrospective, il faut bien prendre le temps d'explorer ces eaux-fortes afin d'y admirer le souci du détail. Pour faciliter la vue, le musée a pertinemment laissé quelques loupes à la disposition des visiteurs pour permettre d'apprécier la qualité du trait de l'artiste.

En filigrane des œuvres présentées, l'exposition prend soin de souligner quelques moments importants de sa vie. Ces quelques notes biographiques, traitant notamment de ses voyages, de ses deux mariages et de ses amitiés avec les peintres Horatio Walker et James Wilson Morrice, situent habilement l'œuvre de Gagnon dans son contexte humain.

Un regard plus complet sur la vie de l'artiste, on peut se lancer dans la lecture de l'excellent catalogue qui accompagne l'exposition. Dans ce volume imposant, les auteurs Hélène Sicotte et Michel Grandbois tracent un portrait inspirant de l'homme et de sa production artistique. De plus, le nombre impressionnant de reproductions qui s'y trouvent en font certainement un des ouvrages de référence les plus complets à avoir été publiés sur l'œuvre de Clarence Gagnon.

Collaborateur du Devoir

Festival international de jazz de Montréal

Amadou et Mariam : l'amour est aveugle !

YVES BERNARD

Ils ont inventé le blues rock malien. Chez eux, on les considère comme les «patrons» et on les admire jusqu'à les craindre. Après tout, comment font-ils pour chanter et jouer aussi bien en ne voyant pas ou si peu. Lui: Amadou Bagayoko, funky brother à l'âme sereine. Le son fluide, le parfait balancement, des accords parfois répétitifs, des riffs ultra-efficaces; on a l'impression qu'il joue encore dans sa cour à pincer les cordes comme on le fait avec les instruments traditionnels. Elle: Mariam Doumbia, sœur à la plainte plein la gorge. La voix haut perchée mais pas autant que les grandes cantatrices qu'elle admire depuis toujours, la mélodie parfois aérienne, elle s'amuse aussi à surfer dans les sphères plus monocordes, pouvant même parler et chuchoter dans les chansons.

Amadou et Mariam réussissent à attendrir profondément avec des paroles comme «je t'aime mon amour, ma chérie». Des textes simples, de tendres refrains, un sens de la mélodie hors de l'ordinaire; chacun possède cette capacité de projeter sa voix fragile aux limites de la fausse note. Musicalement, tout baigne. «Nous nous inspirons de toutes les musiques et de toutes les langues du Mali», explique fièrement Amadou. Si nous choisissons un idiomme pour une chanson, l'influence du style de base transparaîtra. Si on joue dogon, on le fait sur un rythme dogon. Si on puise dans la culture mandingue, le son de la kora et du balafon détonneront sur ma façon de jouer la guitare. Ça change la technique d'une pièce à l'autre.»

Le dernier, *Dimanche à Bamako*, quatrième disque international après six cassettes à distribution nationale, a rafilé les grands honneurs: Victoire de la musique 2005 dans la catégorie Meilleur album world-reggae-ragga, nomination aux Grammy Awards pour l'album de l'année, consécration par les plus grandes revues américaines. L'album a été réalisé par Manu Chao, qui, tombé amoureux de la musique du couple, ne s'est pas contenté d'un rôle de soutien, composant et chantant avec eux, jouant dans presque toutes les pièces, injectant une dose de proximité et d'engagement. «Ce disque a tout changé pour nous», raconte Amadou. Depuis sa parution, nous tournons constam-

ment et nous nous produisons devant des foules de 80 000 personnes. Cela bouleverse nos habitudes.»

Si *Dimanche à Bamako* donne l'impression d'un ménage à trois avec le célèbre *Clandestino*, la réalité est tout autre: «L'apport de Manu fut inestimable. Il a introduit des sons d'ambiance, en plus de nous transmettre sa conception de l'arrangement. Mais nous avons posé notre style là-dessus. Notre musique existait avant notre rencontre avec lui.» En effet! Alors que tout le monde attendait un concert avec l'ex-Mano Negra lors des Francos l'été dernier, le couple s'est permis, devant une foule mûrie, d'imposer, avec son propre groupe, un répertoire électrisant. Résultat: l'une des plus fortes prestations de 2005 à Montréal.

Le 5 juillet prochain, Amadou et Mariam remettront ça dans le cadre de la soirée *Paris Bamako*, avec Ba Cissoko et Electro Bamako, qu'ils avaient invités en avril dernier lors

de la présentation du festival du même nom dans la capitale malienne. «Le concert montréalais s'inscrit dans une série de spectacles que nous offrons partout en invitant des artistes que nous aimons. L'objectif est de contribuer au financement de l'Institut pour jeunes aveugles au Mali, un organisme qui a besoin de notre aide.»

À l'âge de quinze ans, la vie d'Amadou a basculé. Lui qui connaissait déjà la célébrité a complètement perdu l'usage de la vue à cause d'une cataracte congénitale. Il a rejoint Mariam à l'Institut, la quelle s'y était retrouvée à la suite d'une rougeole mal soignée. Heureusement, elle a conservé un usage partiel de la vue. Ce fut le début de toute l'histoire.

Collaborateur du Devoir

AMADOU ET MARIAM
5 juillet, au Metropolis, avec Ba Cissoko et Electro Bamako



Amadou et Mariam

LE FESTIVAL SE POURSUIT DE 11 H À MINUIT, TOUS LES JOURS JUSQU'AU 9 JUILLET

PLUS DE 500 CONCERTS DONT 360 EXTÉRIEURS GRATUITS. PROGRAMMATION COMPLÈTE AU WWW.MONTREALJAZZFEST.COM

27^E ÉDITION
29 JUIN AU 9 JUILLET 2006

LE GRAND ÉVÉNEMENT GENERAL MOTORS GRATUIT CE MARDI!

MONTRÉAL ET SON FESTIVAL RENDENT HOMMAGE À PAUL SIMON

SES GRANDES CHANSONS INTERPRÉTÉES PAR:

BEDOUIN SOUNDCLASH
HOLLY COLE
ELVIS COSTELLO
JIM CUDDY
JAMIE CULLUM
COLIN JAMES
DANIEL LANOIS
ARIANE MOFFATT
KEVIN PARENT
ZACHARY RICHARD
MICHEL RIVARD
SAM ROBERTS
ALLEN TOUSSAINT
JERI BROWN
JB PUMPED SINGERS OF MONTREAL
KUMPA' NIA
DANIEL THOUIN ET SES MUSICIENS

21 H 30

LES GRANDS CONCERTS Canada Trust THÉÂTRE MAISONNEUVE - PJA 175, Sainte-Catherine O.

LES 2 LÉGENDES DU JAZZ MONTRÉALAIS À LA PLACE DES ARTS

GUY NADON
VIC VOGEL & LE JAZZ BIG BAND
6 JUILLET

Le pianiste «contourné» de l'heure

GONZALES PIANOVISION 7 JUILLET

RYTHMES HYATT REGENCY MONTRÉAL MÉTROPOLIS, 85, Sainte-Catherine E.

PARIS BAMAKO AMADOU ET MARIAM BA CISSOKO, ELECTRO BAMAKO 5 JUILLET, 20 H 30

YANN TIERSSEN COMPOSITEUR DE LA TRAMÉ MONTREAL STANISLAS POUZAN, DE GAZOUBI LIBERT ET DE SON NEPHEU, ALBAIM, LES MONTREALAIS 8 JUILLET, 20 H 30

PARTY DE CLÔTURE DU FESTIVAL DU FESTIVAL DE CALEXICO ET LES MARIACHOS LAKE THE LUNA 9 JUILLET, 20 H

20h PLEINS FEUX SALLE WILFRID-PELLETIER, PJA 175, Sainte-Catherine O.

ELVIS COSTELLO & THE IMPOSTERS AVEC ALLEN TOUSSAINT 3 JUILLET

ACHATS EN PERSONNE AU BOUCHET CENTRAL DU FESTIVAL: 205, RUE SAINT-CATHERINE DEVANT LA PJA

ACHAT PAR TÉLÉPHONE OU INTERNET: 1-877-888-8888

ACHAT DANS LES BILLETTS OU LES CONCERTS ONY LINE: PLACE DES ARTS (514) 942-2112 OU 1 888 942-2112

www.pdq.ca.ca • (514) 942-2112

MÉTROPOLIS: (514) 968-9090

RENSEIGNEMENTS: Info Jazz Bell 871-1881 • 515-0515 www.montrealjazzfest.com

Canada Trust

Bell présente FESTIVAL D'ÉTÉ DE QUÉBEC infofestival.com

La série Classique de la Capitale-Nationale

10 juillet: Jean-François Lapointe et Marie-Josée Lord. Orchestre symphonique de Québec sous la direction de Yoav Talmi avec des airs d'opéra et pièces orchestrales. Salle Louise-Tréchette, Grand Théâtre de Québec.

12 juillet: Le Poème Harmonique. Chanson française du 17^{ème} siècle. Vincent Dumestre. Salle Octave-Crémazie, Grand Théâtre de Québec.

14 juillet: Lise de la Salle. Pianiste virtuose. Salle Octave-Crémazie, Grand Théâtre de Québec.

15 juillet: Frederica von Stade et Samuel Ramey. Chant: Berlioz, Gounod, Favre, Copland, Ives. Salle Octave-Crémazie, Grand Théâtre de Québec.

Desjardins Profitez des avantages de votre carte VISA DESJARDINS au 1 877 BILLETS. Offre valide sur le réseau Billetech: www.billetech.com ou en personne, dans les points de vente du réseau.

Info Festival Bell 416 529-5200 1 888 992-5200 www.infofestival.com

Québec

Les beaux détours CIRCUITS CULTURELS

Musique, art, histoire...

8 juillet: Joliette Festival de Lanaudière

16 juillet: Harrington Festival CAMMAC

29 juillet: Ottawa Emily Carr

3 août: Gatineau Pétra, cité perdue

12 août: Inverness Musée du bronze

www.lesbeauxdetours.com

(514) 352-3621

En collaboration avec Club Voyage Roumest

L'OFF FESTIVAL DE JAZZ de Montréal

SAMEDI 1ER JUILLET

Jean Vanasse Trio 17h Quai des brumes

Trio Résistances (France) + Quinsin Nachoff (Canada) 20h Lion d'Or

Jean Beaudet Trio: Les danseurs 21h30 O Patro Vys

Philippe Côté Aloka Ensemble + Rémi Bolduc 23h Lion d'Or

DIMANCHE 2 JUILLET • CLÔTURE

20h Lion d'Or

Remise du Prix François-Marcaurelle

Min Rager Quintet

Jean-Nicolas Trottier Big Band

Mile-End Jazz Quartet (MEJQ) et invités

QUAI DES BRUMES LION D'OR O PATRO VYS 23 JUIN → 2 JUILLET

4481, SAINT-DENIS • ENTRÉE LIBRE 1676, ONTARIO EST 356, DU MONT-ROYAL EST

e*Centris
EX-CENTRIS.COM / 514.847.2206

ALLER SIMPLE POUR GUANTÁNAMO 15h00 - 17h00
(THE ROAD TO GUANTANAMO) / MICHAEL WINTERBOTTOM 19h00 - 21h00

Cinéma

L'Ange bleu

SUPERMAN RETURNS (LE RETOUR DE SUPERMAN)

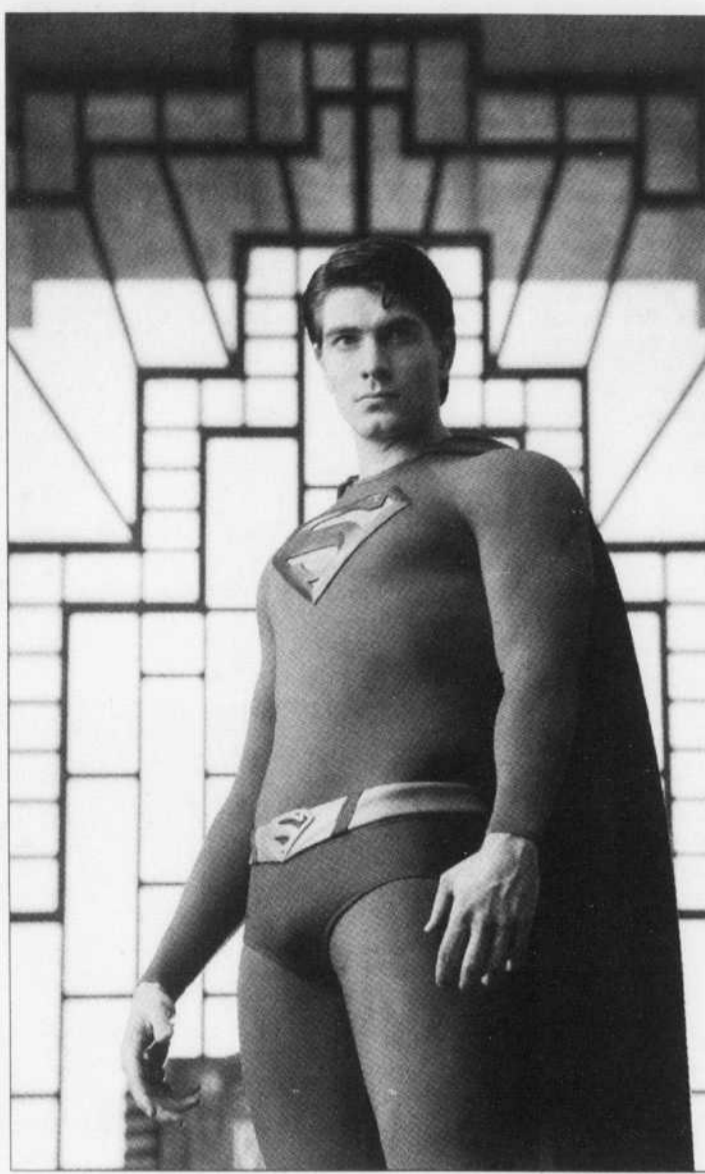
De Bryan Singer. Avec Brandon Routh, Kate Bosworth, Kevin Spacey, Parker Posey, James Marsden, Frank Langella. Scénario: Michael Dougherty, Dan Harris. Image: Newton Thomas Sigel. Montage: Elliot Graham, John Ottman. Musique: John Ottman. États-Unis, 2006, 154 min.

MARTIN BILODEAU

L'affiche de *Superman Returns* ne ment pas. La descente à la verticale du superhéros en collants bleus sur notre monde aux mille périls est à interpréter comme la visite d'un ange sur la Terre. Ou comme celle d'un Sauveur, statut remis en cause par la journaliste Lois Lane (Kate Bosworth) qui, après cinq ans passés à attendre son preux chevalier volant, parti retrouver les restants de Krypton, a décidé de ne plus y croire. En fait, son article intitulé «Pourquoi la planète n'a pas besoin de Superman», qui lui a valu le Pulitzer mais dont le contenu, désuet dès l'instant où le redresseur de torts plane sur Metropolis, ne nous sera jamais communiqué.

Qu'à cela ne tienne, *Superman Returns*, réalisé par le doué Bryan Singer (*The Usual Suspects*, *X-Men*), a d'autres chats à fouetter. En fait, le scénario articule séparément puis fait converger deux intrigues. La première, intime et sentimentale, place Superman (et son alter ego Clark Kent, qui a retrouvé ses fonctions au *Daily Planet*) dans un triangle amoureux formé de la reporter et de son fiancé (James Marsden), qui prend soin du fils de Lois comme du sien — mais de qui est-il, exactement? La seconde oppose le superhéros à son rival de toujours, le mécréant Lex Luthor (Kevin Spacey), qui a violé son sanctuaire arctique et dérobé les cristaux kryptoniens qui, mis au service du Mal, pourraient sonner le glas de l'Amérique du Nord.

S'ils n'ont pas toujours la main légère, les scénaristes Dan Harris et Michael Dougherty ont le cœur solide et, surtout, à la bonne place. Tout en menant tambour battant deux intrigues bien tissées, ils philosophent avec une certaine finesse (compte tenu du contexte), et un optimisme piqué d'incertitude (la foi finit par



SOURCE WARNER BROS

Brandon Routh campe un Superman gracieux et viril à la fois, combinaison difficile à obtenir, encore plus difficile à maintenir tout au long des deux heures et demie que dure le film.

vaincre la raison), sur l'état du monde et du Mal.

Singer mord là-dedans à belles dents, même si on sent, tout du long, que son cœur balance entre l'action et la réflexion, le drame et la comédie. Sa mise en scène, à cet égard, prend valeur de jeu, où chaque scène donnée à voir est également sujette à interprétation. Si bien que l'expérience *Superman Returns* peut varier considérablement pour chaque spectateur.

D'un film à l'autre, le fossé est incommensurable, et la nostalgie n'y peut rien. Le générique d'ouverture, calqué sur celui du film que Richard Donner a réalisé en 1978 (avec en prime la musique originale de John Williams), ne laisse planer aucun doute quant au respect des auteurs pour le passé cinématographique de Superman. Peu à peu toutefois, le film, progrès technologique oblige, se détache du modèle, réinvente l'iconographie, réinterprète la symbolique, sans jamais perdre dans l'image cet aspect vieillot, ou «vintage», moins redevable au

film antérieur qu'à la bédé de Jerry Siegel et Joe Shuster, parue pour la première fois en 1933.

Brandon Routh campe un Superman gracieux et viril à la fois, combinaison difficile à obtenir, encore plus difficile à maintenir tout au long des deux heures et demie que dure le film. Outre un corps de Dieu bien de circonstance, l'acteur a l'avantage d'être un illustre inconnu, si bien qu'aucun fantôme de personnages antérieurs ne vient hanter son espace de jeu. Dans une situation diamétralement opposée, Kevin Spacey compose un Lex Luthor tonique mais retenu, son charisme et le contraste que lui oppose la pétillante Parker Posey, qui joue sa complice mi-figue, mi-raisin, faisant le reste. Kate Bosworth n'a pas l'étoffe d'une héroïne, mais la voir bondir sans se décoiffer sur les cloisons d'un avion en chute libre l'aide à gagner notre sympathie, et inaugure le périlleux chemin qu'elle ouvre pour nous vers la foi retrouvée. Un ange passe.

Collaborateur du Devoir

Mauvais endroit, mauvais moment

ALLER SIMPLE POUR GUANTÁNAMO (ROAD TO GUANTANAMO)

De Michael Winterbottom et Mat Whitecross. Avec Riz Ahmed, Farhad Harun, Waqar Siddiqui et Arfan Usman. Image: Marcel Ziskind. Musique: Harry Escott et Molly Nyman. Grande-Bretagne, 2006, 95 minutes.

CLAUDE LÉVESQUE

Tout le monde a déjà une idée du propos de ce film, pour avoir lu des articles et vu quelques reportages à la télévision. *Aller simple pour Guantánamo* ajoute des visages et des personnalités aux pensionnaires de la fameuse prison américaine où ont été incarcérés et interrogés des centaines de «suspects» capturés en Afghanistan.

Le long métrage de Michael Winterbottom et Mat Whitecross raconte l'histoire d'Asif Iqbal, un jeune musulman britannique qui se rend au Pakistan avec trois camarades pour préparer son mariage avec une fiancée choisie par sa mère. Une fois sur place, ces derniers ont le malheur de se porter volontaires pour aller aider les Afghans qui se préparent à être attaqués (ou libérés) dans les circonstances que l'on sait. On est fin septembre 2001. Ni politisés ni même vraiment religieux, ils avouent agir autant par goût de l'aventure que par souci humanitaire.

Ils arrivent à Kandahar juste au moment où les bombes commencent à pleuvoir. Rends ensuite à Kaboul, ils demandent à retourner au Pakistan, voyant qu'ils n'ont strictement rien à faire au pays des mollahs. Au lieu de cela, ils aboutissent à Kunduz, un réduit taliban encerclé par l'Alliance du Nord. Trois d'entre eux — le quatrième est porté dis-

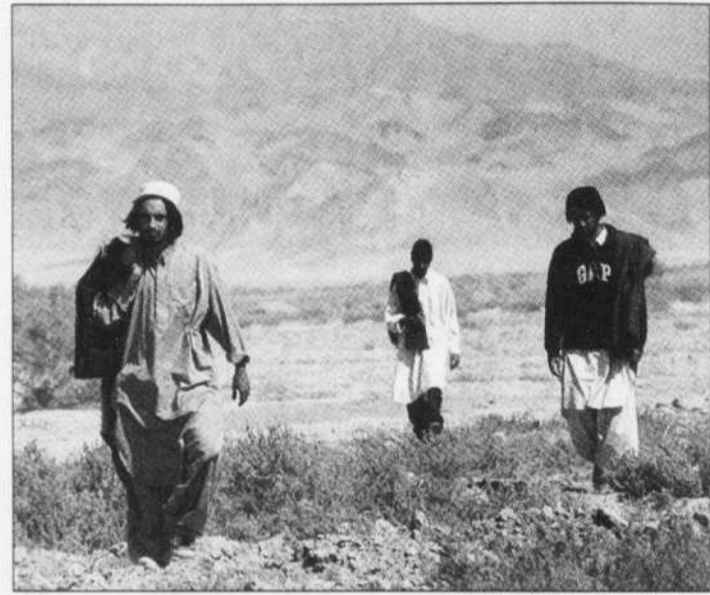
paru — finissent par en être évacués avec les autres étrangers, mais ils tombent aux mains des soldats de l'Alliance. Maltraités par ces derniers, les captifs sont transférés vers une prison britannique où ils sont maintenant battus et interrogés par des agents de Sa Majesté et par d'autres qui travaillent pour l'armée américaine. Deux d'entre eux sont transférés à Guantánamo, où ils passeront plus de deux ans.

Le film combine les témoignages des vrais protagonistes et des scènes tournées avec des acteurs qui en étaient à leur première expérience de cinéma. Le tournage a eu lieu en Grande-Bretagne, au Pakistan, en Afghanistan et, surtout, en Iran. Les faits relatés n'ont pas été recroisés, reconnaissent les réalisateurs, mais ils correspondent assez bien à ce qu'ont raconté d'autres prisonniers libérés sans accusation. Le réalisateur n'a pas forcé la note pour susciter

l'indignation. Les scènes de brutalité sont dures mais restent bien en deçà des images prises à Abou Ghraïb.

Ce qui ressort le plus, c'est probablement la bêtise humaine. Bêtise des geôliers encore aveuglés par le choc du 11 septembre. Bêtise de George W. Bush qui déclare dans un document d'archives que les gens emprisonnés à Guantánamo sont tous des gens «mauvais et dangereux». Ce n'est pas l'impression qu'on a en suivant les mésaventures de ces garçons à peine sortis de l'enfance, qui se sont trouvés au mauvais endroit au mauvais moment. Enfin, bêtise bureaucratique des interrogateurs, qui prétendent arriver à la vérité en appliquant la fine psychologie de Torquemada. On ne peut que rire en entendant l'un d'eux demander tout de go: «Où est Ben Laden?»

Le Devoir



SOURCE ROADSIDE ATTRACTION

Aller simple pour Guantánamo combine les témoignages des vrais protagonistes et des scènes tournées avec des acteurs qui en étaient à leur première expérience de cinéma.

Petit monde

THE HEART OF THE GAME

Documentaire écrit, réalisé et photographié par Ward Serrill. Narration: Ludacris. Montage: Eric Frith. Musique: The Angel. États-Unis, 2005, 98 minutes.

MARTIN BILODEAU

Une narration trop pesante. Un récit informe. Des angles de caméra incongrus. Des témoignages en trop gros plans. Des redites, un peu de commérage et beaucoup de suspenses artificiels.

Décidément, il faut franchir beaucoup d'obstacles pour arriver à apprécier *The Heart of the Game*, un documentaire sur le petit monde du basketball féminin amateur que Ward Serrill a mis sept ans à compléter.

Et puisqu'il a pris son temps, le film, également, prend son temps avant de toucher sa cible: nous, dans la salle, d'abord interloqués par tant de défauts visibles, puis peu à peu fascinés par tant de passion déployée.

Élément fondateur du film est Bill Resler, un professeur de fiscalité qui, le soir et les fins de semai-

ne, entraîne l'équipe de basketball féminin d'une école secondaire de Seattle. Outre sa passion pour ce sport et ses méthodes originales, on saura peu de choses de lui, ce qui en partant rend le film créditeur. On en saura davantage, dans le premier tiers du film, sur une star de l'équipe, qui peu à peu prendra ses distances de lui — Serrill jouant l'arbitre et soutirant séparément (et sans grande subtilité) les confidences de chacun. Le film s'anime réellement avec l'entrée en scène, au tiers du film, de Darnellia Russell, élève afro-américaine ayant du mal à s'intégrer à ce high school trop blanc pour elle, mais qui sur le court fait mordre la poussière à toutes celles qui croisent son chemin vers le panier. Le film suit donc l'évolution de l'équipe, plus particulièrement l'évolution de Darnellia, dont les épreuves personnelles auront un impact sur l'équipe, éventuellement la soudera pour la propulser vers la victoire du championnat de l'État de Washington.

Il manque à *The Heart of the Game* un fil conducteur solide, qui permettrait au récit de dépasser le collage d'épisodes et de transcender le fil du temps. Hélas, Serrill passe d'un personnage-pivot à l'autre, nous en dit trop sur chacun, et pas assez en même temps, devise sur les fossés racial, sexuel et générationnel, sans toutefois construire un discours vraiment cohérent ou complet sur ces épineux sujets.

La force de son film tient essentiellement dans le filmage et le montage des matchs de basket. Sur le court, on sent toute la profondeur de la passion du cinéaste pour ce jeu d'adresse et de stratégie. Un peu plus d'adresse et de stratégie n'aurait pas déparé le film lui-même. Il eût pour cela fallu que Ward Serrill, qui s'est pourtant rendu jusqu'au bout du délai, aille jusqu'au bout de son projet.

Collaborateur du Devoir



SOURCE ALLIANCE ATLANTIS

The Heart of the Game est un documentaire sur le petit monde du basketball féminin.

PALMARÈS DVD
ARCHAMBAULT
CLUB DE CINEMA

Résultats des ventes : Du 20 au 26 juin 2006

FILM/TÉLÉSÉRIE

- 1 EIGHT BELOW
- 2 SAMANTHA OUPS! Volume 1
- 3 SYRIANA
- 4 NIGHT WATCH
- 5 L'GROS SHOW Saison 1
- 6 LES BOYS IV
- 7 24 Saison 1
- 8 LES AVENTURES DE SATURNIN
- 9 HARRY POTTER: GOBLET/FIRE
- 10 FINAL FANTASY VII: ADVENT CHILD

MUSIQUE/SPECTACLE/AUTRE

- 1 STAR ACADÉMIE 2005
- 2 MARIE-ÉLAINE THIBERT En concert
- 3 RUSH Replay X 3
- 4 LES DOSSIERS DA VINCI
- 5 KEVIN BURNS Amazing Story of Superman
- 6 ROBERT NEVISON 50 Years of Formula 1
- 7 WWE Wrestlemania XXII
- 8 JEAN LAPOINTE Ses 50 plus grands numéros
- 9 ROBERT NEVISON 50 Years Of Formula 1
- 10 METAL: HEADBANGER'S JOURNEY

Hydro Québec présente

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU DOMAINE Forget

23 JUIN AU 26 AOÛT 2006

VENDREDI 7 JUILLET
Les Grands Concerts
I MUSICI ET KLEZTORY
Direction: YULI TUROVSKY, violoncelle
Œuvres de Bartok, Komitas et Copland

SAMEDI 8 JUILLET
L'Art vocal
MICHAELA SCHUSTER, mezzo-soprano
LOUIS LORTIE, piano
Œuvres de Strauss, Liszt et Wagner

MERCREDI 12 JUILLET
Les Concerts Jazz
MICHEL DONATO, contrebasse, François Thiborge, saxophone
Piotr Wojtasik, trompette, Michael Feilberbaum, guitars
Karl Jannuska, batterie
Donato et ses amis européens!

VENDREDI 14 JUILLET
Les Solistes
FABIO ZANON, guitare
Œuvres de Mozart, Schnittke, Miya Masaoka, Fubini, Aniel, Guestrino, Montaki, Kiero et Dallant

418-452-3535 ou 1-888-DFORGET (336-7438)
www.domaineforget.com

Québec 101 CASINO Billetech

K FILMS AMÉRIQUE PRÉSENTE

LOUVE D'OR

«UN VÉRITABLE COUP DE COEUR.»
«EN HOMMAGE À GABRIELLE ROY: BONHEUR D'OCCASION.»
«Luc Péroault, LA PRESSE»

«FILM TENDRE ET SUBTIL.»
«Oliv Tremblay, LE DEVOIR»

«TOUT SIMPLEMENT MAGNIFIQUE.»
«Marku Siguin, LE JOURNAL DE MONTRÉAL»

un film de Bohdan Slama
Tatiana Vilhelmová, Pavel Liska, Ana Gaidarová

something like happiness

quelque chose comme le bonheur

PRÉCÉDÉ DU COURT MÉTRAGE QUÉBÉCOIS PORTRAIT DE L'ARTISTE EN MUSE D'ÉTIENNE DESROSIER

8^{ÈME} SEMAINE À L'AFFICHE!

CHÉRISSÉ PAR LES PARISIENS

UN RECORD DE TOUS LES TEMPS!
4 MILLIONS DE SPECTATEURS EN FRANCE EN SEULEMENT 1 SEMAINE!

CHRISTIAN FERRER présente

OLASHO BLANC CARREL CLAMBER JUSQU'À L'ÉPILATE

LES BRONZÉS 3 «Je me suis hiberné!»

Amis pour la vie

«Dominique Lavanant est tout à fait délicate!»

Plus de 120 MILLIONS de francs de CA combinés

À L'AFFICHE!

LIVRES

Le petit homme et les dinosaures



Louis Hamelin

Pourquoi est-ce que je parle de torture avec ma visiteuse ce matin? Tu parles d'un sujet de conversation! Pour un méchoui façon apache, attendez d'avoir un bon lit de braise, puis scalpez votre prisonnier, suspendez-le par les pieds et laissez mijoter jusqu'à ce que vous entendiez le cerveau se mettre à bouillir. Si, par contre, vous aviez l'intention d'obliger votre captif à lire une confession télévisée après absorption de drogues dépersonnalisantes, ce n'est pas une très bonne idée. Dans le Guatemala des années 80, les sbires du président Romeo Lucas García tenaient beaucoup à cette idée de confession publique au sortir de la salle de torture, et c'est pourquoi ils offraient aux chefs syndicaux et autres trublions passés entre leurs pattes une chirurgie plastique post-interrogatoire entièrement aux frais de l'Etat. On peut lire ça dans Jean Ziegler, si je ne m'abuse. «*Recomposition de la personnalité*», qu'ils disaient. On se serait cru à Prague au temps des procès, mais on était à Guatemala City, et décidément on n'arrête pas le progrès.

A Palenque, j'ai rencontré un jour un Français un peu casse-pieds qui ne cessait de répéter: «*C'était bien mieux à Tikal...*» Et donc, tout ce que je connais du Guatemala, au fond, sans y avoir jamais mis les pieds, ce sont les fricotages de la United Fruit Company, les noms de quelques dictateurs écrits au fer rouge de l'infamie, comme García et Rios Montt, Arbenz, renversé par la CIA en 1954, Rigoberta Menchú, Miguel Asturias, et le fait qu'il y a plus de singes et de pyramides à Tikal que dans la jungle de Palenque. Là où, à l'hiver 1989, je suis tout de même tombé sur une tribu d'atèles noirs évoluant très

haut dans les branches et dont l'aïeul, resté en arrière pour couvrir la retraite des autres et perché sur moi par un trou dans le feuillage, m'a lancé un long regard que je n'ai pas oublié. Et maintenant, je connais aussi Augusto Monterroso, qui n'est pas assis au sommet d'un bananier (il déteste la couleur locale), mais grimpe volontiers les marches du temple scripturaire dont son intelligence vive et déliée sait balayer tant les vieilles pierres chauffées au soleil des évidences que les zones d'ombre avec une vigilance et une agilité qui ne sont pas sans me rappeler, à moi qui cultive la nostalgie du monde primate, ces singes-araignées des ruines de Palenque. (Et à propos de ruines, avez-vous remarqué que, dans la Ville lumière, on ne dit plus «art primitif» mais bien «art premier»? A Forillon, on trouve une pancarte qui annonce Anse-aux-Amérindiens et ajoute entre parenthèses «*Anse-aux-Sauvages*». J'ai ri.)

C'est Italo Calvino, lecteur infatigable, qui a signalé au monde l'existence de Monterroso. C'était dans le chapitre des *Leçons américaines* qui s'intitule «*Rapidité*». Augusto Monterroso, écrit Calvino, est l'auteur d'un des plus courts contes connus, qui est en même temps l'un des plus parfaits: «*Quand il se réveilla, le dinosaure était encore là.*» L'histoire du rêveur s'arrête là, mais pas celle de Monterroso et de Calvino. La célèbre rencontre de Proust et de Joyce à Paris est si bien passée dans le domaine public qu'on peut maintenant en retrouver le texte intégral dans le cahier *Actuel de La Presse!* Une version plus récente d'un tel choc des esprits met aux prises Calvino et Monterroso, lesquels, accompagnés de leurs épouses respectives, ont convenu de partager un repas à Rome. Par la faute de ses ancêtres mayas, Monterroso fait environ un mètre cinquante et il est, dit-on, très timide. Calvino est lui

aussi très timide, mais ça paraît moins. D'entrée de jeu, il lance à Monterroso: «*Je connais le Guatemala.*» Monterroso ne répond rien. Les deux femmes se mettent alors à parler et ce sont là les seuls bruits de voix qui se feront entendre au fin de cette table jusqu'à la fin du repas.

Les dictateurs

Présenté comme un maître de la forme brève, Monterroso est aussi un petit rigolo dont les miscellanées (l'art du mélange) regorgent de formules telles que: «*Pour un Latino-Américain qui deviendra un jour écrivain, les trois choses les plus importantes au monde sont: les nuages, écrire et, tant qu'il le peut, cacher ce qu'il écrit.*» De fait, les deux sujets donnant l'impression de l'inspirer le plus sont les dictateurs et les écrivains. Et comme il est le produit d'une histoire tourmentée, il lui arrive

ve même de pouvoir réunir ces deux éléments sous un même titre, comme dans *Romans sur les dictateurs I et II*. On devine à l'oeuvre, chez cet homme raisonnablement cosmopolite et érudit, un certain agacement à l'idée d'être identifié à un pays surtout connu pour sa longue suite de dictateurs féroces et les romans de Miguel Asturias (j'allais oublier le lac Atitlan). Réglons d'abord le cas des dictateurs: «*Parmi toutes les choses que l'Amérique latine n'a pas inventées, on peut citer les dictateurs, elle n'en a pas même inventé de pittoresques et encore moins de sanguinaires.*» Le mot «inventer» revêt ici, bien sûr, une importance cruciale. Mais l'Amérique du Sud, n'en déplaise à Monterroso, a peut-être bel et bien inventé un type de tyran: le dictateur interchangeable. En Bolivie, sur l'ensemble du XX^e siècle, les grands vizirs devenus califes à la place du calife se sont succédés, je crois, à environ tous les deux ans en moyenne. Imaginons Hitler, Salazar et Mussolini ne chuter

pour être remplacés par, si possible, encore pire. C'est exactement l'expérience qu'a connue le Guatemala avec les frères García et cette crapule de Rios Montt au cours des années 80.

Dans *Romans sur les dictateurs II*, Monterroso revient sur l'épisode bien connu qui allait pratiquement provoquer la naissance latino-américaine d'un genre littéraire en soi, je parle de ce projet de livre de nouvelles écrites par le gotha des écrivains de l'Amérique hispanophone, selon la formule suivante: un dictateur – un écrivain – un pays. Projet qui devait ultimement avorter mais qui compterait un jour parmi ses retombées positives *Le Recours de la méthode* d'Alejo Carpentier et *Le Général dans le labyrinthe* de García Marquez. Quant à Monterroso, il caresse un temps l'idée d'écrire sur Somoza père, puis décide de s'abstenir. Les raisons de sa réponse négative à la lettre de Mario Vargas Llosa sont intéressantes: «*[...] j'ai renoncé à travailler sur Somoza car en tant que juge j'aurais aimé l'envoyer au peloton d'exécution mais, comme écrivain, j'aurais été amené à le présenter dans toute sa faiblesse et toute sa misère, à me mettre dans la peau du personnage, comme c'était inévitable.*» Mine de rien, Monterroso vient de nous suggérer la différence entre un véritable écrivain, un écrivain engagé, et un mauvais écrivain. Quant à ceux qui sont portaiturés dans ce livre, ils sont assez souvent dignes de mention, de Charles Lamb à Ernesto Cardenal, du grand Borges, qui a reçu un prix de Pinochet mais pas le Nobel, à Asturias, qui, s'étant «comporté comme un bon petit», l'a eu. Les dictateurs? «*Avec ou sans eux, nous avons fait d'autres progrès: les pauvres sont maintenant plus pauvres, les riches plus intelligents et les policiers plus nombreux.*»

Collaborateur du Devoir

LE MOT MAGIQUE

Augusto Monterroso
Traduit de l'espagnol
par Christine Monot
Les Éditions Passage
du Nord/Ouest
Albi, 2006, 135 pages

LITTÉRATURE ANGLAISE

La mécanique du double

GUYLAINE MASSOUTRE

Pour présenter *Auprès de moi toujours*, roman de l'Anglais d'origine nipponne Kazuo Ishiguro, deux options s'offrent. Soit vous destinez ce roman à un lecteur adolescent, soit vous raffolez vous-même du roman d'initiation anglais. Soyez ravi, tout est là, le pensionnat — mixité moderne oblige —, les règlements détestables, l'avenir moins intéressant que les relations de jeunesse, bien racontées.

Vous suivez Kathy, la narratrice, intriguée par des mots insolites, comme «*donneur*» ou «*accompagnant*». Puis vous visualisez le pensionnat d'Hailsham, son parc, son dortoir, ses drôles de cours, son essaim de jeunes beautés, où les jalousies sont élégantes, les projets aisés, les relations sans passion.

Justement, là est le hic. C'est trop réaliste, cette copie, ce bel exercice, ce *remake*. Vous voulez en savoir davantage. Vous apprenez que Kazuo Ishiguro a fait ses classes dans les *writing schools*, qui ont quelque chose de glacé et de monstrueux au regard de l'imaginaire. Vous voyez aussi que l'auteur a été lauréat du Booker Price en 1989 pour *Les Vestiges du jour*, publié chez 10/18 et adapté au cinéma par James Ivory.

Votre curiosité vous aura servi, car la seconde option, pour rendre compte de ce sixième roman en traduction française d'Ishiguro, né en 1954 au Japon, consiste à dévoiler la fin. Malgré leur fine éducation, ces personnages ne sont que des doublures. Une fois n'est pas coutume; justement, savoir la fin transformera votre lecture.

L'homme réinvente l'homme

Auprès de moi toujours est un roman d'anticipation au ton victorien. Ces donneurs et accompa-

gnants font partie d'un univers de clones, programmés pour servir la science. Sachant cela avant d'ouvrir le livre, vous observez le récit à distance. Ce qui est factice y a trouvé sa forme, adéquat à la fiction. Vous ne passez aucun indice, guettant les failles, le moment du dérapage. Vous anticipez l'histoire à votre tour, à la froideur

étrange des caractères, à l'adéquation bizarre des jeunes gens à leur époque, à leur servilité sans joie. Vous appréciez de voir déployée une écriture serrée à la manière japonaise, un scénario méticuleux.

Impossible alors de ne pas interroger la fable. Ces robots anthropomorphes ne sont pas des machines à laver! Les organes prélevés sur les clones laissent intact leur cerveau conditionné. Est-ce une fable sur l'assimilation? Sur les avenues de la science? Sur les dons d'organes? Ce monde parfait dérape en sourdine. Les clones ont des cerveaux incomplets, faute de mémoires, des choses du cœur et d'accès à l'être. Qu'est-ce que l'école fait apprendre à ces stockeurs d'organes, sinon leur automatisation sophistiquée?

Ishiguro en fait la preuve, un roman sur la copie conforme trouble les décors les plus tranquilles. La liberté n'est pas une question d'éthique: la supprimer au nom d'une saine évolution n'offre que la chimère d'un nouvel esclavage génétique. L'habileté de ce roman, publié conjointement aux Éditions des Deux Terres, sera de vous faire frissonner lorsque vous pensez que la biocratie d'Hailsham n'est heureusement qu'une fiction.

Collaboratrice du Devoir

AUPRÈS DE MOI TOUJOURS

Kazuo Ishiguro
Fides
Montréal, 2006, 443 pages

FESTIVAL DES ARTS DE SAINT-SAUVEUR

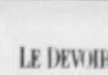
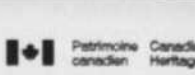
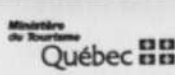
Déjà 10 ans!

L'escapade culturelle estivale

DU 3 AOÛT AU 12 AOÛT

Sous le grand chapiteau, des grands noms de la danse et de la musique
Au cœur du village de Saint-Sauveur

Créations chorégraphiques de renommée internationale
70 spectacles dont 60 gratuits

Programme complet et billets disponible au www.artssaintsauveur.com ou au (450) 227-9935 dès le 16 juin

PALMARÈS LIVRES ARCHAMBAULT

QUEBECOR MEDIA

Résultats des ventes :: Du 20 au 26 juin 2006

ROMAN

- 1 UN TOURBILLON DE NEIGE T. 1
Diane Gabaldon (Libre expression)
- 2 DEUX PETITES FILLES EN BLEU
Mary Higgins Clark (Albin Michel)
- 3 DANS LES BOIS ÉTERNELS
Fred Vargas (Viviane Hamy)
- 4 LA DÉFENSE LINCOLN
Michael Connelly (Seuil)
- 5 LE RETOUR DU PROFESSEUR DE DANSE
Henning Mankell (Seuil)
- 6 LE CLANDESTIN
John Grisham (Robert Laffont)
- 7 DECEPTION POINT
Dan Brown (JC Lattès)
- 8 LA PORTE DU SILENCE
Henri Belotto (JCL)
- 9 IL Y A BELLE DANS MON VILLAGE
Fred Pellerin (Planète Rebelle)
- 10 ANGES ET DÉMONS
Dan Brown (JC Lattès)

OUVRAGE GÉNÉRAL

- 1 PASSAGES OBLIGÉS
Joséphine Michaud (Libre expression)
- 2 VIE APRÈS LA MORT
France Gauthier (La semaine)
- 3 MA VIE
David Suzuki (Élorin)
- 4 DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ
Pierre Morancy (Transcontinental)
- 5 OÙ EST CHARLIE? LA GRANDE EXPO
Martin Handford (Gründ)
- 6 MES COUPS DE CŒUR
Christian Tortora (La Presse)
- 7 S.O.S. BEAUTÉ: MENUS ET...
Chantal Lacroix (La semaine)
- 8 LE CYCLE DE RINÇAGE
Pierre Morancy (Transcontinental)
- 9 LE QUÉBEC EN MOTS CROISÉS
Nicole Hennequin (La semaine)
- 10 MUSULMANE MAIS LIBRE
Inshad Manji (Libre de poche)

LIVRE DE POCHE

- 1 L'OMBRE DU VENT
Carlos Ruiz Zafón (Libre de poche)
- 2 ENSEMBLE C'EST TOUT
Anne Gavaldon (J'ai lu)
- 3 DA VINCI CODE
Dan Brown (Pocket)
- 4 LE ZAHIR
Paulo Coelho (J'ai lu)
- 5 DEUX INTERDIT
Michael Connelly (Seuil)
- 6 GEISHA
Arthur Golden (Libre de poche)
- 7 LA PART DE L'AUTRE
Eric-Emmanuel Schmitt (Libre de poche)
- 8 AMOS DARAGON T. 11: LE MASQUE...
Bryan Perro (Bouchard)
- 9 UN PETIT PAS POUR L'HOMME
Stéphane Cormier (Québec Amérique)
- 10 L'HOMME QUI SOUSAIT
Henning Mankell (Seuil)

NOUVEAUTÉ ANGLOPHONE

- 1 DECEPTION POINT
Dan Brown (Simon & Schuster)
- 2 DA VINCI CODE
Dan Brown (Anchor)
- 3 ANGELS & DEMONS
Dan Brown (Simon & Schuster)
- 4 DIGITAL FORTRESS
Dan Brown (St. Martin's Press)
- 5 THE LINCOLN LAWYER
Michael Connelly (Warner Books)
- 6 BLACK WIND
Clive & Dirk Cussler (Berkeley)
- 7 THE UNDOMESTIC GODDESS
Sophie Kinelle (Sartan Dell)
- 8 BLUE SMOKE
Nora Roberts (Berkeley)
- 9 CONFESSIONS OF A SHOPANOLIC
Sophie Kinelle (Dell)
- 10 THE CLOSERS
Michael Connelly (Warner Books)

LIVRES

LITTÉRATURE AMÉRICAINE

Les cauchemars de Philip Roth

Le dernier roman de l'écrivain américain est une démonstration efficace de la manière dont peuvent se propager l'intolérance, la haine, la peur et la violence dans une société qui se croit pourtant civilisée et démocrate

CHRISTIAN
DESMEULES

Ils sont peu nombreux les auteurs de la trempe de l'Américain Philip Roth, qui savent à ce point mélanger sphère privée et espace politique, autobiographie et Histoire, réel et imaginaire.

A coups de romans comme *Professeur de désir*, *Opération Shylock*, *Pastorale américaine*, *J'ai épousé un communiste* ou *La Tache* (tous disponibles en poche chez Gallimard), Roth s'est hissé avec constance au panthéon des écrivains américains les plus importants. Quelques titres seulement d'une œuvre vaste et profonde, occupée depuis près de cinquante ans à labourer sans relâche, au profit de sa propre époque, tout le champ de «l'expérience américaine»: maccarthysme, révolution sexuelle, rectitude politique, judéité, etc.

Formidable explorateur de l'infiniment petit, en tournant chaque fois sa loupe d'écrivain vers quelques-uns des mythes qui structurent la société américaine, l'écrivain de 73 ans se pose en éternel candidat au rêve du «grand roman américain», le roman qui saurait exprimer à la perfection l'esprit, la culture et les préoccupations de l'Amérique ordinaire — véritable Graal de la littérature américaine du XX^e siècle. Philip Roth nous convie cette fois à un cauchemar éveillé en se souvenant de sa propre enfance et... de ce qui n'a jamais eu lieu.

Charles Lindbergh, de héros à zéro

Tandis que la Seconde Guerre mondiale fait rage en Europe et que de vigoureux débats ont cours aux États-Unis — tout comme au Québec — sur la pertinence de prendre part ou non à cette guerre, Philip Roth imagine, dans *Le Complot contre l'Amérique*, que le géant américain bascule tout d'un bloc dans le camp isolationniste. Et le jour où le célèbre aviateur Charles Lindbergh, candidat républicain lors des élections présidentielles de 1940, défait Franklin Roosevelt, les citoyens juifs américains se mettent à craindre le pire...

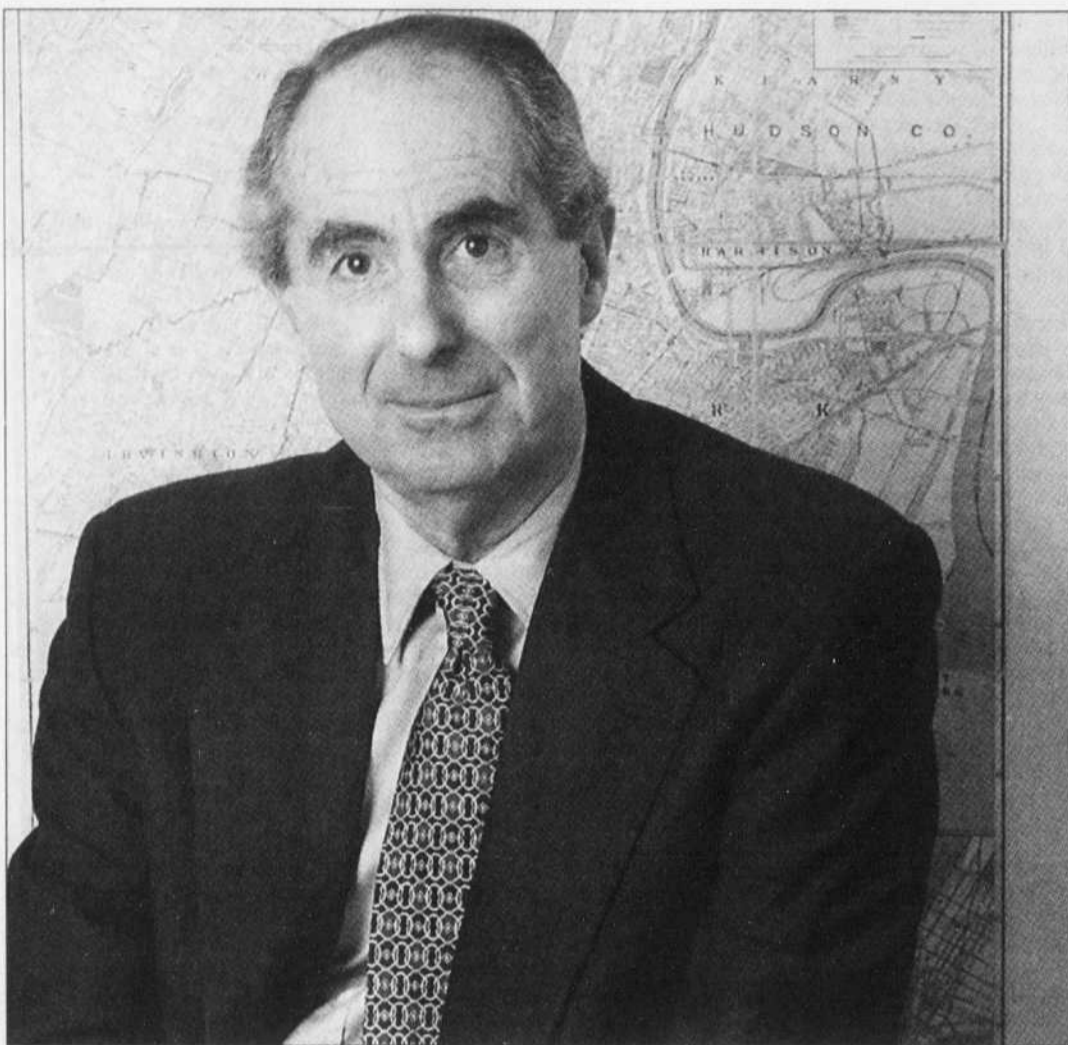
Célèbre pour avoir rallié le pre-

mier, à vingt-cinq ans, New York à Paris au cours d'un vol sans escale de trente-trois heures et demie à bord du *Spirit of Saint Louis* en 1927, Charles Lindbergh est aussi connu pour avoir été décoré, en octobre 1938, de la Croix de l'Aigle allemand, une médaille d'or à quatre petites croix gammées décernée aux étrangers pour services rendus au Reich. En avril 1939, dans son journal intime, Lindbergh précise ainsi sa pensée: «Il n'y a que trop de Juifs à New York dans l'état actuel des choses. En petit nombre, ils donnent de la force et du caractère à un pays, mais quand ils sont trop nombreux, ils engendrent le chaos; or il nous en arrive trop.»

Porte-parole d'America First en 1940 — une organisation s'opposant à toute intervention américaine au cours de la Seconde Guerre mondiale —, Lindbergh dénonçait publiquement l'influence juive aux États-Unis, une minorité puissante, estimait-il, «qui nous pousse à entrer dans le conflit». Voilà pour le véritable Lindbergh — qui ne s'est jamais par ailleurs lancé en politique.

Prenant prétexte de ces faits historiques parfaitement avérés, Philip Roth imagine dans son nouveau roman une «politique du pire»: un Charles Lindbergh porté jusqu'à la présidence des États-Unis par sa notoriété et s'empresant de signer avec le pouvoir nazi un pacte de non-agression. Dans la foulée: une épidémie d'antisémitisme, des flambées de violence dans les principales villes du pays, la peur qui s'installe au sein de la famille Roth (qui n'est pourtant pas épargnée par quelques épisodes disgracieux de collaboration) et se propage dans la communauté juive de Newark.

Menacé de relocalisation dans une petite ville du Kentucky en vertu d'une nouvelle politique du Bureau d'assimilation, la famille Roth songe à émigrer au Canada quand, en 1942, Roosevelt reprend le pouvoir, mettant fin au cauchemar antisémite et engageant le pays dans la guerre qui fait toujours rage en Europe. «Mais jamais je ne recouvrerais», écrit Roth, «ce sentiment de sécurité inébranlé qu'un enfant éprouve dans une grande république pro-



Philip Roth s'est hissé avec constance au panthéon des écrivains américains les plus importants.

tectrice, entre des parents farouchement responsables.»

Dans un jeu parfaitement maîtrisé d'allers-retours entre une enfance réelle dans le New Jersey du début des années 1940 et des spéculations historiques convaincantes, Roth parvient à nous rendre presque réel le fruit de son imagination débordante. Le roman est aussi le récit de l'éveil d'une conscience individuelle: celle d'un garçon de huit ans, observateur critique de la vie de sa famille, du destin de son pays et de la communauté juive.

Permanence de l'antisémitisme

Ces dérivés imaginés nous rappellent combien sera toujours puissant le besoin de désigner un coupable aux problèmes complexes qui agitent le monde. À preuve, la vogue pathétique et permanente des théories du complot, relayée de nos jours par des œuvres ouvertement antisémites, comme *Le Protocole des Sages de Sion*, l'un des plus grands faux de l'histoire de l'édition moderne, pilier de la propagande hitlérienne et *best-seller* dans nombre de pays du Moyen-Orient.

Pensons seulement aussi au *Livre jaune* n° 5, publié anonymement en français mais intitulé durant les années 1990 *Les Sociétés secrètes et leur pouvoir au XX^e siècle*. Œuvre d'un néonazi allemand grand amateur d'esotérisme et de soupçons volantes du nom de Jan Udo Holey — qui utilise le pseudonyme de Jan Van Helsing —, le livre, qui reprend de larges extraits des *Protocoles*, fait aujourd'hui l'objet d'un interdit en Allemagne et en Suisse.

Délinquant et faussement mystérieux, *Le Livre jaune* n° 5 se retrouve néanmoins sur les ta-

blettes de la plupart des librairies québécoises, à commencer par le Renaud-Bray le plus près de chez vous. Un matériau plus que douteux dont s'est par ailleurs abondamment nourri, en le purgeant toutefois de son antisémitisme, le romancier à succès Dan Brown pour écrire *Anges et démons* — fatras de mythologie ésotérique et de conspirationnisme *soft*. Les théories du complot ont la cote, et l'ignorance aura toujours son commerce.

Dans un entretien accordé au journal *Le Monde* en mai dernier («Roth, l'invention du souvenir», 19 mai 2006), l'auteur de *Portnoy et son complexe* précisait ses intentions: «Je ne parle pas de ce qui s'est passé, je parle de ce qui ne s'est pas passé. L'antisémitisme des années 1930 n'est pas un phénomène strictement européen. Il existait aussi en Amérique. Tout en étant moins virulent, il était hautement discriminatoire, rampant et d'une injustice flagrante.» Il tenait aussi à mettre les lecteurs en garde contre la tentation d'y voir une allégorie qui viserait le gouvernement Bush, rappelant qu'il avait commencé à écrire *Le Complot contre l'Amérique* au cours des derniers mois de la présidence de Clinton...

Au final, le roman est une démonstration efficace, subtile et inquiétante de la manière dont peuvent se propager l'intolérance, la haine, la peur et la violence dans une société qui se croit pourtant civilisée et démocrate. Bel éloge d'une démocratie (celle des États-Unis des années 40) et portrait vivant de quelques héros ordinaires, *Le Complot contre l'Amérique* forme un étrange amalgame qui, sans qu'on sache trop comment, parvient à toucher sa cible. Une vibrante leçon de littérature.

Collaborateur du Devoir

LE COMLOT CONTRE L'AMÉRIQUE

Philip Roth
Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Josée Kamoun
Gallimard
Paris, 2006, 480 pages

LA PETITE CHRONIQUE

L'inquiétant Jouhandeau

Gilles
Archambault

Si quel'un vous dit qu'il a lu tout Jouhandeau, méfiez-vous. C'est un menteur. Jouhandeau a vécu 90 ans, n'a jamais cessé d'écrire et de publier. Comme le rappelle Roger Nimier dans *Journées de lectures*, «il doit tout au petit garçon qu'il était et qui apprenait si bien son latin et son catéchisme qu'il traversa le mal, la vie, l'enfer lui-même, protégé par une parole magique».

Sous le titre de *Chaminadour*, on nous propose en un seul fort volume l'ensemble des contes, nouvelles et récits qu'il a consacrés entre 1921 et 1961 à un petit village de la Creuse. Chaminadour, c'est Guéret, le lieu de sa naissance.

C'est là qu'il naît en 1888. De son père boucher, il retiendra peu. En revanche, sa mère comptera beaucoup pour lui. Il échangea avec elle une correspondance d'une trentaine d'années. Il découvre son homosexualité en même temps qu'il traverse une crise de mysticisme.

Il fera une carrière dans l'enseignement, finira par se marier avec une belle sur le retour, la troublante Elise. Beaucoup d'amitiés, littéraires ou non, fréquentation des milieux parisiens de l'édition. Quand arrive en force le national-socialisme allemand, il se déclare antisémite. En 1941, il fait le voyage à Weimar en compagnie d'écrivains français favorisant un rapprochement avec les intellectuels allemands. À la libération, il connaîtra un purgatoire bien mérité. En 1966, il sera l'invité de Fernand Seguin au *Sel de la semaine*, à la télévision de Radio-Canada. Il est accompagné d'Elise, les deux se donnent en spectacle.

Si Jouhandeau vaut d'être lu, ce n'est pas tellement à cause de ses *Journaliers*, carnets qu'il publia à un rythme soutenu à partir de 1957. Ni non plus pour ses écrits érotiques qui, comme c'est à peu près la règle, finissent par devenir obsessionnels.

Je crois, comme José Cabanis, que *J'œuvre de Jouhandeau n'a rien d'une fresque: elle rappelle ces tableaux des primitifs où on découvre*



Marcel Jouhandeau

des scènes, des visages, une forêt, un coin de ciel, des objets amoureux traités, une échappée sur une rue, qui tous se suffiraient à eux-mêmes et émerveillent par leur précision...»

À la parution des *Pincengrain* qui font partie de l'épisode *Chaminadour*, Jouhandeau dut affronter la hargne de ses anciens concitoyens. Rarement peinture fut aussi cruelle et aussi réussie. La petite ville est passée au peigne fin. Toutes les mesquineries, tous les calculs sont révélés par un auteur dont le style est d'une magnifique précision. Peu d'épithètes, aucune enjolivure dans ces contes qui font pourtant la part belle au mysticisme et au péché. Ce que l'on peut alors être loin de ces images d'Épinal qui nous dépeignent la province comme un lieu de sérénité!

«Lire Jouhandeau», écrit Richard Millet dans sa préface au recueil qui nous occupe, «c'est d'aller dans un chemin d'orties et de lis; c'est d'aller de l'enfer au ciel et inversement, sourire et prendre en pitié ceux qui passent ou meurent dans cette comédie humaine en réduction.» Au fond, n'est-ce pas pourquoi nous lisons?

Collaborateur du Devoir

CHAMINADOUR
Marcel Jouhandeau
Gallimard, coll. «Quarto»
Paris, 2006, 1535 pages

POÉSIE QUÉBÉCOISE

Dans la ville fragmentée

HUGUES CORRIVEAU

Sous le très beau titre de *Quartier des heures*, Charles Gagnon nous offre un premier recueil non seulement rempli de promesses mais qui témoigne aussi d'une vive intelligence du poétique comme du sens de ce qu'est un livre avec un cœur autour duquel s'articule une pensée. Ici, la ville est constamment convoquée, par le biais du bar, à ramasser les vivants, à réunir leurs aspirations, leurs angoisses, leurs routes et leurs déroutés.

La marche et le hasard

«Comme toujours en revenant du monde / de par les rues qui perdent la boussole / où le pas des mauvais quarts d'heure résonne / avec obstination / jusque sous les fenêtres les plus bleues / le marcheur naît et meurt.» Gagnon scrute de la sorte ceux qui viennent et qui vont, qui sont des ombres occasionnelles sous son regard aiguisé. Il s'attarde parfois à une femme quand «à sa nuque saigne le ciel»; ou encore à une foule bigarrée venue achever le jour: «au centre-ville de ces années-là / le comptoir du bar était le morceau d'horizon / où les heures se couchaient parmi les vagues blondes / d'un fleuve de bouteilles». Ainsi, le temps passe

et s'allonge jusqu'au bout de la nuit, «il est encore des matins / aux allures d'heureux hasards / où l'on peut sentir l'aube de l'homme / se lever dans sa peau». Alors, on est certain d'être devant un poète authentique qui aura eu le mérite de donner des mots à ces urbaines dérivés.

Quelques scories, tout de même

Mais ce n'est pas toujours égal, hélas! Mal conseillé, le poète alourdit inutilement ses poèmes. Comment ne pas se surprendre de trouver dans un même poème une «rose des vents du temps», les «klaxons du temps» et les «gants du temps»? Comment ne pas être effrayé d'apprendre qu'on risque un jour de tomber sur «les tout nouveaux sous-vêtements secrets du désir»? Peut-être se trouveront-ils «dans de grandes assiettes d'âme inconsolable»? On pourrait aussi reprocher à l'auteur une propension à la métaphore filée, comme on en trouve un exemple éloquent dans son texte intitulé *À cheval sur le silence de son vélo*, quand on lit: «les mots [qui] roulent sur eux-mêmes [qui] chutent / au rythme fou des roues en lui / [qui] se lient dans le glissement infini / de la chaîne nombreuse / sur les dérailleurs de l'âme». Ne chicanons

pas trop. Il y a plus de bon que de mauvais dans ce recueil, et il est tout de même heureux de rencontrer un nouveau poète dont on a déjà hâte de lire le prochain livre.

Dispute intérieure

Avec *Si jamais la musique...*, premier recueil de Michel Rheault, on est en présence d'une œuvre valable, et parfois forte, tissant de nombreux raccords avec l'opéra, les vibrations extérieures ou intérieures (ce que le poète appelle assez naïvement son «centre» ou son «antre»). Ces textes sont désenchantés, posés sur l'angoisse de la non-parole ou confrontés au questionnement devant son utilité. «Un poète est mort», et voici que Michel Rheault entame son recueil en s'adressant soit au «poète évanoui», soit à lui-même, envisageant la perte et ses conséquences. On a le sentiment que l'ode va à Gérard Godin, peut-être à cause de ce vers évocateur qui parle des «cassés, [des] timides». Quoi qu'il en soit, l'auteur trouve les mots pour traduire un désarroi conséquent, nous donnant certains textes puissants comme *Tais-toi...*, dans lequel il sonde son émoi devant la mort inopinée d'une femme: «Cette femme angle Bellechasse et

Louis-Hémon / Cette femme / Si près que tu ne la remarques pas / Son sang sur l'asphalte / La mort comme une chape de métal / Une femme qui tombe / C'est le peuple / L'enfant qui tremble / Range tes banderoles / Et regarde-moi / Quand je dis que tout s'écroule / Quand on meurt en face.» Ainsi, comme chez Charles Gagnon, nous sommes dans la ville, dans ses tentacules, dans le bruit que traversent «Prucnal», «Ferrier» ou «Flemming», dans ce qui déconcentre. Le poète, s'adressant toujours à un «tu» multiple, prolonge son monologue revendicateur. Mais c'est aussi l'histoire, «la mémoire des mots démuselés», et les œuvres lues comme entendues qui s'insinuent ici, c'est aussi au bagage intérieur que s'adresse le poète pour faire le tour du possible poète qu'il devient lui-même.

Collaborateur du Devoir

QUARTIER DES HEURES

Charles Gagnon
Écrits des forges
Montréal, 2006, 64 pages

SI JAMAIS LA MUSIQUE...

Michel Rheault
Écrits des forges
Montréal, 2006, 128 pages

LITTÉRATURE ITALIENNE

Un homme qui se cherche

NAÏM KATTAN

Produit d'un mariage mixte, le narrateur de ce roman, Daniel, affronte le dilemme d'être juif pour les catholiques et catholique pour les juifs. Son grand-père paternel perd sa fortune tandis que son grand-père maternel est antisémite. Alessandro Piperno décrit, dans toutes ses contradictions, la classe huppée de Rome. Prétentieuse, avide, bourrée de préjugés, elle n'a rien de séduisant hormis les éphémères apparences du luxe.

Piperno décrit des personnages hauts en couleur qui, sur le plan humain, présentent peu d'intérêt, de sorte que leurs cérémonies, leurs pratiques sociales et leurs rituels semblent répétitifs, comme si, dénuée d'un sens réel, leur existence se déroulait dans une vacuité. L'auteur adopte une écriture décapante, cruelle, n'épargnant aucun des protagonistes. Drame ou comédie, la scène sur laquelle se jouent ces vies est souvent proche de la farce et de la caricature. Le roman se lit dans l'at-

tente constante d'une véritable découverte, mais la curiosité du lecteur n'est satisfaite que par moments, dont les traces ne persistent pas.

Collaborateur du Devoir

AVEC LES PIRES INTENTIONS

Alessandro Piperno
Traduit de l'italien par Fanchita
Gonzales Batlle
Éditions Liana Levi
Paris, 2006, 350 pages

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Le Mauriac de Marcotte



Louis Cornélius

On n'entre pas chez François Mauriac — dans sa vie, dans son œuvre — sans être soufflé. Le qualifiant d'« imprécateur en limousine », l'écrivain Jean-Marie Rouart, dans *La Noblesse des vaincus* (Grasset, 1997), constate: « Ce privilège n'a jamais fait totalement corps avec sa caste. S'il en aimait les traditions, les élites raffinées, il a toujours refusé d'en être complice dans l'injustice. » Michel Winock, dans *Le Siècle des intellectuels* (Le Seuil, 1997), remarque que, si Mauriac, en 1956, « est en passe de devenir, à soixante et onze ans, l'écrivain français le plus célèbre [...] il est déjà sans doute le plus haï ». Il était romancier catholique; le voilà devenu, avec son célèbre *Bloc-notes*, catholique engagé et « même son style de pierre précieuse y gagne encore en éclat ».

Gilles Marcotte, dans une anthologie commentée intitulée *François Mauriac — Le chrétien, le romancier, le journaliste*, confirme ces jugements: « Résistant exemplaire mais condamnant les excès de l'épuration, admirateur du général de Gaulle, puis partisan de Mendès-France, socialiste de cœur et d'intention profonde mais ennemi décidé du communisme athée, partisan de la décolonisation, il réussit à se mettre presque tout le monde à dos. » Et, pourrait-on ajouter, à avoir presque toujours raison. On l'attendait à droite, il sera à gauche, mais une gauche de romancier catholique, c'est-à-dire prémunie contre les dérives idéologiques alors en vogue.

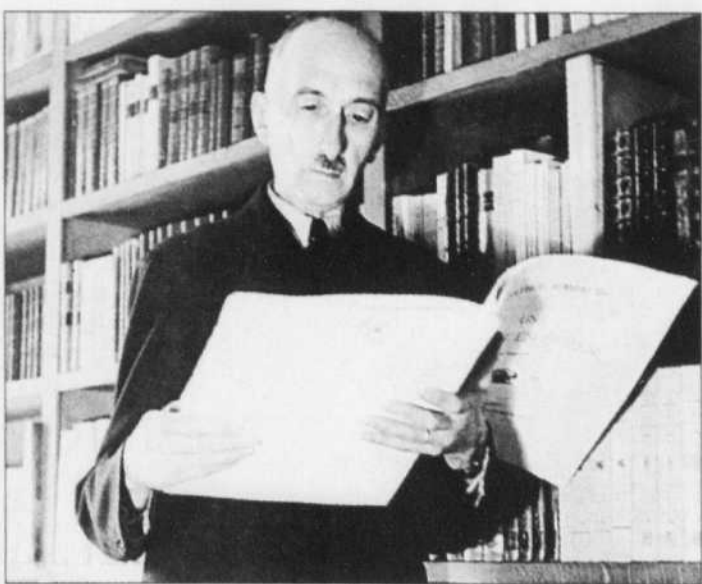
Le choix de textes mauriaciens présentés par Marcotte illustre principalement « l'expérience spirituelle » du grand romancier, marquée par « la figure douloureuse du Christ ». « Toute sa vie, écrit la critique, le romancier du Nœud de vipères a tenté

de trouver la formule magique qui ferait l'unité de ses deux vocations, la chrétienne et la romanesque. » Comment y parviendra-t-il? Mauriac répond: « Impossible de travailler à mi-temps à faire connaître l'homme, sans servir la cause catholique. [...] Ce qui est à notre mesure, c'est l'homme; et c'est au-dedans de l'homme, ainsi qu'il est écrit, que se découvre le royaume de Dieu. » Deux impératifs, dès lors, s'imposent à l'écrivain catholique: « ne pas scandaliser, mais ne pas mentir; ne pas exciter les convoitises de la chair, mais se garder aussi de falsifier la vie. »

Mauriac, la grandeur de son œuvre et la justesse de ses engagements en témoignent, s'y tiendra. À la tentation janséniste et au refus du monde auxquels son éducation aurait pu le porter, il opposera plutôt un engagement dans la littérature et dans le siècle inspiré par « l'exigence intérieure » qu'est pour lui la foi. « L'autre monde », écrira-t-il pour décrire une fausse perception trop répandue, ne détourne pas de ce monde le chrétien engagé. Il l'y ramène, au contraire, et l'y rattache, il lui interdit toute évasion. C'est dès maintenant et c'est ici-bas que ce chrétien doit chercher le Royaume de Dieu et sa justice — le chercher, bien qu'il le possède déjà dans son cœur, ce royaume du petit enfant qui est né cette nuit. »

Choqué par l'indifférence religieuse qui vaut moins, selon lui, qu'un athéisme assumé, Mauriac dénonce aussi bien les puristes qui veulent préserver la foi du monde et en faire la chasse gardée d'une fausse élite que les ignorants qui refusent le face-à-face avec l'essentiel: « Le drame de la Vérité c'est de ne pouvoir être égotique: parce qu'il est la Vérité, le catholicisme appartient à tous. »

Cette dernière formule pourrait laisser croire que Mauriac, malgré la noblesse de ses engagements, demeurait, d'une certaine manière, un croisé guetté par le dogmatisme. Dès l'ouverture de son introduction, toutefois, Marcotte rapporte une anecdote qui interdit cette conclusion. En 1954, jeune journaliste, Elie Wiesel obtient une interview avec Mauriac. Ce dernier se



François Mauriac vers la fin de sa vie

lance alors dans une apologie du Christ, de sa passion, qui choque le jeune juif. Il sermonne Mauriac qui, dit-il, ne sait parler que de sa religion, en oubliant « des enfants juifs dont chacun avait souffert mille fois plus, six millions de fois plus que le Christ sur la croix ». Ensuite, Wiesel se lève et part, sans saluer. « Que fera, demande Marcotte, l'Académicien, le journaliste célèbre, l'écrivain qui publie la même année son vingt-troisième roman, un de ses plus troublants, *L'Agneau*? Il ira rejoindre Elie Wiesel qui, sur le palier, attend l'ascenseur et lui demandera de revenir. Et alors, pendant de très longues minutes, devant le jeune homme qui ne sait plus quelle contenance adopter, il pleurera, sans dire un mot. »

Cette superbe évocation de l'attitude existentielle de l'homme Mauriac témoigne avec une rare puissance de la leçon centrale qu'il a tirée de la Passion du Christ pour en faire le cœur de son engagement. Dans sa *Vie de Jésus*, parue en 1936, il écrit: « Et pourtant la puissance de Jésus sur les âmes prend racine dans cette conformité avec la souffrance des hommes; et non pas seulement avec les douleurs normales de la condition

humaine. Il ne faut pas qu'il y ait dans le monde un prisonnier, un martyr, un condamné innocent ou coupable qui ne retrouve dans Jésus outragé et crucifié sa propre image et sa propre ressemblance. [...] Depuis qu'il a souffert et qu'il est mort, les hommes n'ont pas été moins cruels, il n'y a pas eu moins de sang versé, mais les victimes ont été recréées une seconde fois à l'image et à la ressemblance de Dieu; — même sans le savoir, même sans le vouloir. »

On ne lit plus beaucoup, de nos jours, Mauriac. En nous offrant un judicieux choix de textes pleins de fulgurances intemporelles, Gilles Marcotte nous rappelle que nous manquons quelque chose.

Collaborateur du Devoir
louiscornelius@parroinfo.net

FRANÇOIS MAURIAC

LE CHRÉTIEN, LE ROMANCIER,
LE JOURNALISTE
Introduction et choix de textes par
Gilles Marcotte
Fides
Montréal, 2006, 132 pages

BÉDÉ

Le monde à sa botte, et puis après?

SYLVAIN CORMIER

L'idée de départ intrigue. Belle question: que fait un conquérant une fois tout conquis? Exemple choisi: Attila le Hun, inventeur de la tondeuse à gazon. D'entrée de jeu, on trouve le « pourvoyeur d'enfer » en Beauce (la région française, pas le fief de la poterie de chez nous), dernière contrée à piétiner. Chique-naude: à peine quelques minutes sont nécessaires à la horde pour tuer, violer, éviscérer, bref, dominer. S'ensuit quoi? Rien. Attila, tout « fléau de Dieu » soit-il, est déconcerté: sa mainmise sur le monde connu est absolue, mais, hic majeur, il ne bande plus. Pire, il est saisi d'un doute existentiel: et maintenant, quoi? « Quand le général doute, c'est toute la troupe qui est perdue... et quand la troupe est perdue, elle doute de son général. » Bigre. Imaginez Bush maître du monde, tout désemparé. Avec des moustaches.

Ainsi est lancée la troisième « aventure rocambolesque » signée par le brillant et prolifique Manu Larcenet, l'un des trois musquetaires de la bédé d'aujourd'hui (avec Lewis Trondheim et Joann Sfar). Presque simultanément paraît le troisième tome du chef-d'œuvre du même Larcenet, *Le Combat ordinaire*. Entre autres menus travaux, Larcenet et ses copains créent frénétiquement ensemble, séparément et avec d'autres, tels Franquin ou Greg en leur temps, ce qui n'est pas sans conséquences. Tôt ou tard, fatalement, il faut déléguer: ce n'est donc pas Larcenet qui dessine ici (pour la première fois dans cette série), mais bien Daniel Casanave, et on le regrette un tantinet. Plus qu'un tantinet. Un gros chouïa. L'esprit est intact, les dialogues et le découpage sont toujours aussi résolument à cheval entre drôlerie purement bédésque et essai philosophique, la mise en couleur de Patrice Larcenet assure à l'œil une certaine familiarité, mais c'est quand même moins bien, sinon quelques gros plans d'Attila génialement vides d'expression (on reconnaît les



regards blancs de Larcenet, qui a sans doute sorti la plume pour les cases qui comptent).

Heureusement que l'intérêt n'est pas d'abord graphique: le vrai plaisir réside dans la quête de sens d'Attila, qui erre à travers l'album avec Ratko le cul-de-jatte pendant que ses « idiots » de barbares, par habitude, sont repartis à la conquête... de terres déjà conquises. Comme dans les autres « aventures rocambolesques », *La Ligne de front*, où des généraux planqués envoient Vincent Van Gogh « peindre la guerre », *Le Temps de chien*, où Freud et son larbin allaient psychanalyser le Far West, Larcenet creuse admirablement les grands mystères qui taraudent l'homme. Pourquoi conquérir? Pourquoi la guerre, le pouvoir, Dieu, la mort? Inutile de dire qu'aucune réponse n'est proposée. Inutile de dire qu'on s'amuse à réfléchir en chemin.

Collaborateur du Devoir

LE FLÉAU DE DIEU
UNE AVENTURE
ROCAMBOLESQUE
D'ATTILA LE HUN

Manu Larcenet
et Daniel Casanave
Dargaud, coll. « Poisson Pilote »
France, 2006, 46 planches



Gabrielle Laforest

« MES MOIRES »
PEINTURESDu 6 juillet au 17 août 2006
Vernissage jeudi 6 juillet à 17hLibrairie Monet 2752, de Salaberry · Galeries Normandie · Montréal (Québec) H3M 1L3
(514) 337-4083 · www.librairiemonet.com · info@librairiemonet.com

vient de paraître

Dossier
Solitudes

Il semble difficile de parler de la solitude. Le thème fait peur. Il dérange. Il angoisse. Probablement parce qu'il se confond plus ou moins subtilement avec isolement, ennui, abandon, enfermement, désert, vide, déliaison, misère, désolation. C'est de cette expérience humaine plurielle et de la nécessaire conjugaison entre solitudes et solidarités que veut témoigner ce dossier estival de *Relations*.

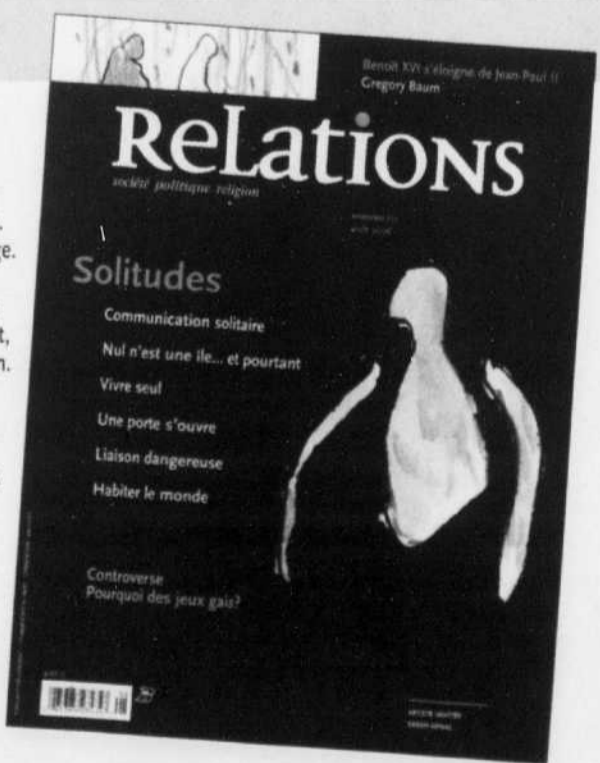
Artiste invitée : Sarah Arnal

NUMÉRO 710
JUILLET-AOÛT 2006Pour consulter le sommaire détaillé :
www.revue-relations.qc.ca

ABONNEZ-VOUS

Relations

8 NUMÉROS PAR ANNÉE, 44 PAGES

Un an : 35 \$ Deux ans : 65 \$
À l'étranger (un an) : 45 \$
Étudiant : 25 \$ (sur justificatif)
Abonnement de soutien : 100 \$Par téléphone : (514) 387-2541
Par courriel : relations@cjf.qc.ca
Par la poste : Relations
25, rue Jarry Ouest
Montréal (Québec) H2P 1S6EN VENTE DANS
LES KIOSQUES ET LIBRAIRIES
4,95 \$ + TAXESOui, je désire un abonnement de _____ an(s),
au montant de _____ \$

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____

CODE POSTAL _____

TÉLÉPHONE (_____) _____

Montant total : _____ \$

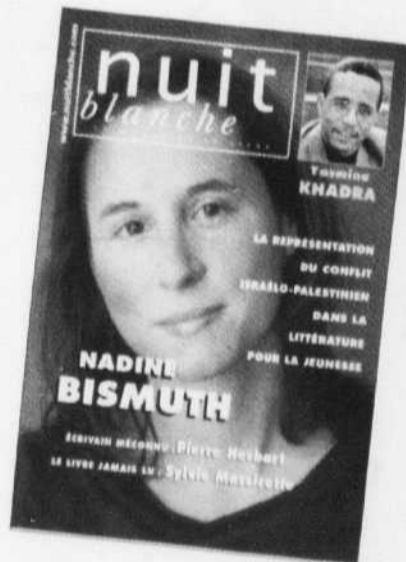
Je paie par chèque (à l'ordre de Relations) ou par Visa

NUMÉRO DE LA CARTE _____

EXPIRATION _____ SIGNATURE _____

nuit
blanche
LE MAGAZINE DU LIVREAu sommaire
du numéro 103

En librairie le 30 juin 2006



Nadine Bismuth par Isabelle Collombat ; Yasmina Khadra par Laurent Laplante ; La représentation du conflit israélo-palestinien dans la littérature pour la jeunesse par Jean-Pierre Tusseau ; « Écrivains méconnus du XX^e siècle » : Pierre Herbart par François Ouellet ; « Le livre jamais lu » par Sylvie Massicotte.

Une offre

qui donne accès gratuitement au contenu intégral du site Internet www.nuitblanche.com
à ceux et celles qui s'abonnent directement au magazine

• soit par téléphone : (418) 692-1354

• soit par courriel : nuitblanche@nuitblanche.com

• soit par la poste : 1026, rue Saint-Jean, bureau 403, Québec (Québec) G1R 1R7

Abonnez-vous : 4 numéros pour 34,51 \$ taxes incluses

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____ Code postal : _____

Tél. : _____ Courriel : _____

 Par carte de crédit Visa n° : _____Date d'expiration : _____ Ci-joint mon paiement par chèque

Envoyez votre chèque à l'ordre de Nuit blanche, 1026, rue Saint-Jean, bureau 403,

LIVRES

Une idée géniale



On n'est jamais trop curieux

Auteur prolifique publié à plusieurs enseignes éditoriales, dont la fameuse «Série noire» chez Gallimard, François Barcelo préside cette année, entre autres choses, le jury du prix Robert-Cliche du premier roman. *Rire noir*, son plus récent recueil de nouvelles, est publié chez XYZ. *Cadavres*, désormais disponible en Folio, doit faire l'objet d'une adaptation cinématographique signée Érik Canuel.

FRANÇOIS BARCELO

Dès que j'ai vu Mario et Christian s'approcher avec la main tendue, j'ai eu une idée géniale. C'est quoi, une idée géniale? C'est tout simplement une idée que n'importe qui aurait pu avoir, mais que personne n'a eue avant moi.

Par exemple, vous avez sans doute vous aussi déjà été accosté par Mario et Christian qui vous demandaient de quoi s'acheter une tasse de café. Vous avez été terrorisé par cette paire de mendiants à la mine patibulaire quoique parfaitement inoffensifs. Surtout par Christian, ancien boxeur poids lourd au nez écrasé, aux oreilles en chou-fleur et au visage couvert de cicatrices. Et à peine moins par Mario, moins volumineux, mais à l'allure de paquet de nerfs qui n'attend que l'occasion d'exploser.

Et vous avez, comme la plupart des gens qui n'ont pas eu le temps de changer de trottoir en les apercevant, cédé à leur demande et glissé une pièce de deux dollars dans chaque main tendue.

C'est ce que j'ai fait. Mais en plus j'ai eu cette idée géniale: le vol à main armée sans arme! Idée que j'ai aussitôt partagée, devant une tasse de café, avec les deux hommes qui me l'ont inspirée et sont indispensables à sa réalisation.

Pour eux, il n'était pas question d'une réorientation de carrière, seulement d'une augmentation vertigineuse de leurs revenus. Au lieu de quêter deux dollars pour une tasse de café, ils demanderaient dorénavant — mais toujours poliment et sans insister — le contenu du tiroir-caisse des commerçants.

Ils ont accepté une première expérience, qui s'est fort bien déroulée. Il a suffi que Christian et Mario tendent la main en demandant «De l'argent, s'il vous plaît» pour que la fleuriste leur donne plus de neuf cents dollars. Nous les avons partagés en trois, bien entendu, car j'assume une fonction essentielle au bon déroulement de l'opération: je surveille les alentours au cas où la police s'amènerait. J'ai fait valoir à mes deux complices qu'ils ne font rien d'illégal, puisqu'ils prennent bien soin d'éviter toute menace dans la voix et dans le geste. La mendicité n'étant interdite que sur la voie publique, ils ne commettent aucun acte criminel. Mais Mario et Christian ont une peur bleue de la police. Je me poste donc à l'extérieur, près de l'entrée de l'établissement, prêt à intervenir en cas de nécessité. J'ai même dans ma poche, pour les rassurer totalement, un pistolet chargé que j'ai la ferme intention de ne jamais utiliser.

Pour notre deuxième levée de fonds, j'ai choisi une bijouterie, susceptible d'offrir un meilleur rapport qu'un fleuriste. J'ai d'abord amené mes deux mendiants à l'Armée du salut, où nous leur avons acheté des vêtements convenables dont j'ai accepté de payer le tiers. Habillés comme ils l'étaient, un bijoutier ne les aurait jamais laissés entrer dans leur établissement.

Ils ne peuvent pas savoir que c'est un faux pistolet. Mais ils sont deux et je suis seul. Ils ne se laisseront pas désarmer si aisément.

Vus de loin, ils ont maintenant l'air de citoyens respectables. De près, ils demeurent tout aussi effrayants.

Les voilà donc dans la joaillerie Swann. De l'abribus vitré d'où j'observe le déroulement de l'opération, tout semble bien se passer. Jusqu'au moment où j'aperçois deux policiers — un homme dans la cinquantaine et une femme plus jeune. Ils ont visiblement été alertés, tiennent chacun à deux mains un revolver pointé vers le sol et s'approchent en frôlant les vitrines des commerces voisins. Ils se placent de chaque côté de la porte et s'apprent à foncer dans la bijouterie. Je pourrais fuir, mais mes crétins de partenaires vont se hâter de me dénoncer comme le cerveau de la bande s'ils constatent que je les ai laissés tomber.

S'il n'y avait qu'un agent, je tirerais au-dessus de sa tête, pour le faire détalier. Mais ils sont deux, et deux flics sont cent fois plus braves qu'un seul. De plus, je n'ai aucune envie de renoncer à cette idée géniale qui va un jour me permettre d'envoyer mon fils à l'université.

Je fais mieux de leur tirer dessus en profitant de l'effet de surprise. Le temps que le second se rende compte que la première a été touchée, je l'aurai abattu lui aussi (j'ai décidé de commencer par la fille, les policières ayant sans doute tendance à compenser l'infériorité de leurs capacités physiques par des exercices de tir plus assidus).

Je n'ai pas le temps d'hésiter: je dégaine mon pistolet aussi rapidement que Clint Eastwood dans le bon vieux temps et je tire sur la femme, à travers la vitre de l'abribus.

Il se produit alors un phénomène aussi bizarre qu'inattendu: la vitre ne vole pas en éclats. Elle est simplement aspergée d'un filet d'eau.

Je comprends: c'est le pistolet à eau que j'ai donné à mon fils de quatre ans. Comment s'est-il trouvé dans ma poche? Se pourrait-il que mon rejeton ait remplacé le mien, par erreur ou par jeu? Il aime fouiller partout et quand il est chez moi il a toujours le nez fourré dans mes affaires.

Me voilà dans une situation où je devrais tirer sur deux policiers, et tout ce que je peux leur envoyer, c'est un jet d'eau. A

moins de brandir mon pistolet et de crier «Haut les mains ou vous êtes morts»? Ils ne peuvent pas savoir que c'est un faux pistolet. Mais ils sont deux et je suis seul. Ils ne se laisseront pas désarmer si aisément.

Mieux vaut laisser tomber. La non-violence est d'ailleurs à la base de mon idée géniale. Je dirai à Marco et Christophe que je n'ai pas vu les agents arriver. Ou que d'autres s'approchaient. Ils vont croire que j'ai eu la trouille, ce qui ne sera pas tout à fait faux. De toute façon, rien n'interdit de penser que les deux policiers les abattront, et je n'aurai alors aucun compte à leur rendre.

Les agents entrent dans la bijouterie. Je vais m'enfuir au premier coup de feu.

Mais je n'entends rien. J'attends encore un peu. Et mes deux compères sortent, sans menottes aux poignets, suivis des deux policiers qui ont renoncé à leurs armes. Tout le monde semble d'excellente humeur. Un homme aux cheveux gris les accompagne sur le seuil. Il serre la main de Mario, puis celle de Christophe. Ils semblent échanger encore quelques plaisanteries, puis agents et voleurs s'éloignent dans des directions opposées.

Après quelques moments, je cours rattraper mes deux compères sur le trottoir.

— Qu'est-ce qui s'est passé?
— J'ai dit: «De l'argent, s'il vous plaît», explique Christophe. Le bijoutier m'a demandé: «Vous avez une fiancée?» J'ai répondu: «Pas moi, mais Mario, lui, il en a une.»

Mario continue:

— Il m'a demandé: «Vous ne préféreriez pas lui offrir un bijou?» J'ai dit: «Correct.» Corinne aime ça, les bijoux. Il voulait savoir combien j'avais. J'ai vidé mes poches. Deux cents dollars. Il m'a montré plusieurs de ses plus beaux bijoux. Puis là, la police est arrivée. Ils ont crié: «Haut les mains!» J'ai dit qu'on n'avait pas d'arme. Le vieux a expliqué qu'on était juste en train d'acheter un bijou et qu'il avait pu appuyer sur l'alarme sans faire exprès. Ça fait que j'ai payé deux cents dollars pour ça. Une chance qu'il me restait l'argent de la fleuriste d'hier.

Il me montre une bague avec un diamant trop gros pour ne pas être du verre. Il s'est fait esroquer, c'est évident. Mais il est aussi évident que je ne le lui dirai pas.

— Puis toi, tu devais pas leur tirer dessus? s'étonne Christophe.

— Oui, mais y avait une femme, je pouvais pas.

— Ouais, c'est vrai, reconnaît Marco. T'as bien fait.

Forcé m'est de constater que mes deux compères n'ont pas les compétences intellectuelles nécessaires pour poursuivre plus longtemps mon idée géniale. Je dis seulement:

— Moi, faut que je rentre. Je garde le petit en fin de semaine. Je les abandonne et je rentre joyeusement chez moi. Plus j'y pense, plus je suis ravi que mon fils ait mis son pistolet à eau à la place du mien. Autrement, j'aurais tué deux flics et j'aurais la police aux fesses.

J'arrête dans un Dollarama et je lui achète un cadeau en témoignage de ma gratitude. Un harmonica. Il va adorer ça, et ça va embêter sa mère quand il sera retourné chez elle.

Devant chez moi, il y a un attroupement. Une ambulance, trois voitures de police. Je m'approche. Une grosse dame à qui je ne demande rien est fière de me montrer qu'elle sait tout:
— C'est une petite fille. Elle jouait avec un voisin de son âge. C'a l'air qu'ils ont trouvé un pistolet. La petite a juste été blessée...

Je me bouche les oreilles pour ne pas connaître la suite. Mais je l'entends quand même.
— ... le petit gars, lui, il est mort.

Collaboration spéciale



SOURCE NEWSCOM

→ en kiosque maintenant

Crèmes solaires, déodorants, anti-moustiques
Attention, danger!

Québec **Science**

UNE AUTO ÉCOLO
FAITE AU QUÉBEC
Roulez ZENN
FORÊTS
Boom boréal

énigmes
enfin,
comprises?

Les lieux mythiques donnent lieu à d'innombrables interprétations et continuent de fasciner les scientifiques. De nouvelles découvertes nous font voir ces sites mystérieux autrement.

Le temple du soleil
Les légendes de Natchez
L'Atlantide

4 90 \$

Abonnez-vous - informez-vous → www.cybersciences.com

514 521-5376 ou 1 866 828-9879

LIBRAIRIE
BONHEUR D'OCCASION
Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art et de collections
- ~ Canadienne
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Bibliothèque de la Pléiade
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Service de presse

Achetons à domicile

514-522-8848 1-888-522-8848
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)
bonheuroccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.